



LES IDEES PEDAGOGIQUES

DE

GOETHE

T A B L E D E S M A T I E R E S

TABLES DES MATIERES

INTRODUCTION	5
CHAPITRE I Les Idées pédagogiques de Goethe et la critique allemande et française.....	28
CHAPITRE II La formation personnelle de Goethe...	51
CHAPITRE III Goethe et la pratique de la Pédagogie..	98
CHAPITRE IV Les Années d'Apprentissage de Wilhelm Meister	121
CHAPITRE V Les Années de Voyage de Wilhelm Meister..	163
CHAPITRE VI La Province Pédagogique	235
CHAPITRE VII L'Education des Filles	280
CHAPITRE VIII Le Climat pédagogique à la fin du XVIIIème et au début du XIXème siècle	312
CHAPITRE iX Goethe Pédagogue	358
CHAPITRE X .Originalité et Actualité des Idées pédagogiques de Goethe	440
CONCLUSION	498
BILIOGRAPHIE	506
INDEX des NOMS PROPRES	511
INDEX des MATIERES	516
TABLE des MATIERES	520

C H A P I T R E IX

GOETHE...PEDAGOGUE

- I. Regroupées, les idées pédagogiques de Goethe présentent elles, sans former un véritable système, un intérêt suffisant pour faire de Goethe un pédagogue ?
- II. Les idées pédagogiques de Goethe sont elles réellement originales, ou Goethe s'est-il borné, le plus souvent à suivre les courants pédagogiques de son temps ?

G O E T H E P E D A G O G U E

Toute éducation est fonction du but qu'elle se propose d'atteindre. En schématisant à l'extrême, on peut dire que ce but peut être double, soit le développement harmonieux et le plus complet possible de l'individu, soit son insertion, la plus parfaite possible, dans la société de son époque, ou dans la société à venir. Il y a une antinomie certaine entre ces deux conceptions qui ne débouchent pas sur le même type d'homme. L'éducation idéale devrait donc parvenir à la synthèse de ces deux programmes de formation. Mais on peut se demander si elle est réalisable.

Il y a lieu aussi de considérer que la société n'est pas statique, qu'elle évolue, se modifie sensiblement, d'une génération à l'autre, et cela, même dans le temps relativement restreint que dure une vie humaine. Cette évolution générale de la société civilisée, lente jusqu'au XVIII^e siècle, s'accélère à la suite d'événements politiques, comme la Révolution française, mais plus encore sous l'effet de transformations économiques profondes, dont le progrès des sciences et le machinisme sont une des causes principales.

Goethe a été particulièrement sensible à cette évolution du monde et à la nécessité d'adapter la formation de la jeunesse, voire celle des adultes, à ces nouvelles conditions d'existences, qui allaient être inévitablement les leurs.

Nous avons vu l'importance de la réflexion pédagogique entre 1750 et 1850 environ, et la place que n'a cessé de tenir la notion d'éducation et de formation dans l'oeuvre de Goethe, soit qu'il s'agisse de remarques disséminées dans la plupart de ses oeuvres, soit que le sujet même de certaines oeuvres traite de pédagogie, soit

encore, que Goethe soit allé jusqu'à ébaucher l'esquisse d'un Institut d'éducation idéal voire, utopique. Au cours de la longue fresque que représentent les Années d'Apprentissage et les Années de Voyage de Wilhelm meister, nous avons assisté, peu à peu, à l'évolution de la société, et, parallèlement à la transformation des exigences de l'éducation.

Il nous appartient de faire maintenant la synthèse des remarques pédagogiques disséminées dans l'oeuvre de Goethe, et d'examiner en quelle mesure elles peuvent former un tout cohérent, permettant de constituer sinon un système du moins un ensemble digne d'intérêt. Il sera nécessaire, ensuite, de rechercher si les idées de Goethe sont, dans le domaine de la formation, personnelles, originales, ou si le poète s'est borné à refléter les courants pédagogiques de son époque. Alors seulement, il sera éventuellement possible de classer Goethe parmi les pédagogues de son temps.

- I. Regroupées, les idées pédagogiques de Goethe-présentent elles, sans former un véritable système, un intérêt suffisant pour faire de Goethe, un pédagogue ?

Nous avons constaté que la pensée pédagogique de Goethe avait évolué, partant de l'éloge du développement, assez anarchique, de toutes les qualités de l'homme, dans une conception un peu individualiste, conforme aux idées du XVIIIème siècle, pour arriver au respect de la notion de citoyen utile à la société, ayant eu renoncer à ses différentes possibilités, pour développer et approfondir une spécialisation rentable.

Mais Goethe s'efforcera, en même temps, d'éviter à l'homme, à travers ce monde matérialiste .../...

de perdre son aspect "non matériel", "idéaliste" qui fait de lui justement un homme. Il lui assurera, par l'art et le sentiment religieux, la possibilité de conserver son originalité, au sein de la création.

A) Les idées de Goethe sur la psychologie de l'enfant

On ne peut traiter de pédagogie sans s'intéresser d'abord à l'enfant. Goethe s'est-il penché sur la psychologie enfantine ? Nous avons vu qu'il s'était toujours intéressé aux enfants, qu'il partageait leurs jeux, savait leur raconter des histoires. Il a su, aussi, les observer avec attention, et son oeuvre contient de nombreuses remarques pertinentes sur leur comportement, leurs qualités, leurs défauts, leurs aptitudes. Il note, avec soin, leur vive curiosité, leur caractère industrieux, leur imagination qui embellit tout. Mais il souligne, également, leur gourmandise, leur humeur versatile, leur manque d'esprit de suite, leur goût pour la violence (ils aiment, avant tout, les scènes tragiques au théâtre). Toutefois, si l'enfant entreprend tout et ne finit rien, Goethe ne lui en fait pas le reproche, cela étant dans sa nature, car terminer n'est pas l'affaire de l'écolier, il suffit qu'il s'exerce" (sich übt).

Si, pour traiter utilement d'éducation, il faut, comme le demandait Rousseau, partir de la psychologie de l'enfant, Goethe remplit parfaitement cette condition, pratiquant, parfois lui-même, la pédagogie, en particulier, avec le fils de Mme de Stein.

La pensée de Goethe sur la formation de l'enfant, du petit de l'homme, n'est pas un flot isolé dans sa conception générale de l'Univers. Sa pédagogie rejoint sa théorie des métamorphoses. Dans le dévelop-

pement organique, il distingue deux tendances, une aspiration vers l'individualisme, l'arbitraire, et un désir de soumission à la loi générale. La première produit les innombrables variétés, l'autre les similitudes. Dans son ouvrage sur la Métamorphose des Plantes, publié en 1790, et célébré par l'Académie des Sciences de Paris, Goethe insiste sur cette loi de métamorphose, qui, dans la nature, est équilibrée par la loi de persistance. Il ya, pour lui, chez les animaux comme chez les plantes, un équilibre entre la loi du type, et celle de la métamorphose. Cet équilibre se retrouvera en tout homme. Chaque individu, dès sa naissance, est pourvu de caractères indélébiles, qui fixent sa personnalité. Ce destin inné se heurtera aux expériences de la vie, pourra s'incurver, se modifier sensiblement, mais les caractères de base ne changeront pas. De l'interaction de nos qualités innées et du monde extérieur, résultera la formation, l'évolution de l'homme. La pédagogie de Goethe s'appuiera sur le développement de ces qualités innées.

L'éducation n'est pas réellement créatrice, elle confirme les dispositions, les oriente, les développe, agissant progressivement, par degrés, en respectant les nécessaires étapes du développement de l'enfant. Elle devra savoir attendre, ne bousculant pas les degrés, les stades mentaux. Aussi ne conviendra-t-il de ne dire aux enfants que ce qu'ils peuvent comprendre. "Une feuille qui veut grandir est riche de rides et de plis, avant de se développer; si l'on manque de patience et veut de suite une feuille lisse, comme celle du saule, on gâche tout (ein Blatt, das gross werden soll, ist voller Runzen und Knittern, ehe es sich entwickelt; wenn man nicht Geduld hat, und so gleich glatt haben will, wie ein Wei-

denblatt, dann ist es übel"- Goethe à Jacobi). (1)

L'éducation gagnera en efficacité, en commençant aussitôt que possible. Bien que Felix entre presque adolescent déjà, dans la Province Pédagogique, et que son père Wilhelm n'ait commencé sa véritable formation qu'une fois devenu adulte, Goethe considère que la première éducation, celle qui est dispensée au sein de la famille est d'une importance capitale, car toute expérience, si précoce soit elle, laisse des traces indélébiles. C'est pourquoi il est nécessaire d'entourer la plus tendre enfance d'objets esthétiques, d'événements moraux. On évitera soigneusement au jeune enfant toute fréquentation douteuse, tout contact avec la grossièreté (ce qui, d'après Goethe, ne peut manquer de se produire à l'école publique). En soutenant ce point de vue, Goethe obéit beaucoup à un souci esthétique et moral, qu'à un esprit de caste. Il faudra, dès le premier âge mettre l'enfant dans une sorte de conditionnement, l'entourer d'une ambiance favorisant directement le développement de ses penchants vers le beau et vers le bien

Aussi rien ne sera-t-il plus pernicieux qu'un milieu familial dépravé. Toutefois les caractères nobles sauront échapper à la mauvaise influence de leur milieu et ils évolueront favorablement, en conformité avec leurs propres dispositions, sans se laisser contaminer par l'atmosphère corruptrice qui éventuellement aura pu baigner leur enfance. Tel est, dans le Wilhelm Meister le cas d'Aurélie et de Thérèse. Mais, dans l'immense majorité des cas, pour s'épanouir dans la Beauté et le Bien, il faut avoir été formé, dès la petite enfance dans un climat correspondant.

L'enfant devra, d'autre part, être éduqué dans un climat serein. Certains pères de famille croient devoir

(1) cité par Wolff o.c. p.5

"forger" le caractère de l'enfant, afin d'éviter que celui-ci ne s'aperçoive à quel point il est aimé. Ils vont jusqu'à s'efforcer de garder leur sérieux, en face de la joie de l'enfant. Tel était le point de vue du père de Wilhelm, et , avec la brutalité en plus et les châtements corporels, celui du père de Scherlo. Pour Goethe, au contraire, l'idéal sera de s'appuyer sur une pédagogie de l'intérêt, de donner un enseignement sans contrainte, pratiquement sans sanction. Aussi le blâme, dans la Province Pédagogique, se limitera-t-il à une légère exclusion sociale, on se borne, en effet, à interdire à l'enfant coupable de saluer ses supérieurs. La pédagogie sera fondée sur le goût de l'étude chez l'élève. Sa curiosité naturelle sera normalement stimulée par le fait que l'instruction donnée va dans le sens de ses qualités propres ; on se gardera d'essayer, ce qui d'ailleurs serait vain , de forcer sa nature. Goethe en insistant sur l'importance de l'"intérêt", comme stimulant en pédagogie, se souvenait vraisemblablement de l'ennui profond que sa soeur et lui avaient éprouvé face aux méthodes pédagogiques de leur père.

Plus tard, l'homme devra, lui aussi, être heureux d'agir, comme l'écolier l'avait été d'apprendre. Goethe déclare que "pour posséder entièrement un sujet, le bien dominer, il faut savoir l'étudier pour l'amour de lui-même" (Um seinen Gegenstand ganz zu besitzen, muss man ihn um seinen willen studieren - Livre I Chapitre 4, p.37). Aussi le pédagogue obtiendra-t-il de meilleurs résultats, en suscitant, chez ses élèves, la joie d'étudier. On ne peut, en effet, bien connaître que ce que l'on aime, et plus la connaissance deviendra profonde et complète, plus cet amour sera fort et vigoureux, il deviendra même passion. Tel fut le cas de Goethe, de plus en plus passionné par ses recherches scien-

tifiques, en botanique, en anatomie, et particulièrement en politique.

Cette conception pédagogique reprend celle de Basedow qui voulait que l'on apprit peu, mais dans la joie, alors que Kant, à l'opposé, soulignait la valeur morale de l'effort, et s'opposait au "travail at-trayant". La crainte, éprouvée par l'élève devant son maître, ne sera jamais favorable au progrès. Le profes-seur devra, au contraire, être aimé de ses élèves car on n'instruit bien que si l'on est aimé. ("überall lernt man nur von dem, den man liebt"-Eckermann, 12 mai 1925). Goethe rejette donc catégoriquement la peur, comme moyen d'éducation et exige que l'enseignant soit, pour son élève, un ami paternel (ein lieber und vaterliche Freund). L'élève ne demandera qu'à travailler, s'il est convenablement guidé et encouragé, car "l'homme est, par nature, un être actif et, si l'on sait le commander, il sait aussitôt travailler et produire" (der Mensch ist vom Hause aus tätig, und wenn man ihm zu gebieten versteht, so fährt er gleich dahinter her, handelt und richtet (Aff. Elec. 2). Aussi les encouragements accordés à l'élève se-ront ils de première importance, car "les encouragements après le blâme sont comme le soleil après la pluie" (Auf-manterung nach dem Tadel ist Sonne nach dem Regen-(Brief 9,11,1768). Ces encouragements comptent autant, voire plus peut-être que l'enseignement proprement dit. (die Jugend will lieber angeregt als unterrichtet sein).

Les qualités innées, faisant partie du patri-moine héréditaire, et de développant d'autant mieux que l'enfant vit dans le milieu familial, le fils ne saurait, en général, choisir, d'après Goethe, de meilleure profession que celle de son père. Notons toutefois que cela n'a été le cas ni de Wilhelm, ni de Félix, ni même de Goethe.

Cette conception est fort peu conciliable avec l'affirmation d'après laquelle le père ne saurait former valablement son fils; et ne peut être, pour lui, qu'un piètre pédagogue.

La pédagogie de Goethe s'appuie donc sur les qualités propres à l'enfant; Elle se propose comme but à atteindre, la formation de la personnalité de l'élève, conformément à l'épanouissement de ses dispositions naturelles. Le premier problème sera donc de détecter ses dispositions aussi rapidement que possible, car on ne peut faire confiance au hasard du soin d'éduquer; au contraire, la vraie éducation le remplacera pour conduire l'individu au développement harmonieux de son être (Goethe will also die Erziehung an Stelle des Zufalls setzen, um zum Organe des Schicksals machen und den Menschen zu seiner Bestimmung zu führen, das heisst, zur vollen Entwicklung der Anlagen nach den angeborenen Urbilde"-Oldenberg op. cit. p. 21).

L'éducateur laissera la nature du sujet se réaliser. Il approfondira le caractère propre de l'enfant et le suivra. Il formera à fond son élève pour la spécialité pour laquelle il aura, à la fois, un penchant et des dons particuliers. Wolff dans son livre Que pense Goethe de l'Education, résume en trois points l'action du pédagogue (p.3) : premièrement, laisser librement s'affirmer la nature (ein freies Gewährenlassen der Natur); deuxièmement, approfondir les caractères particuliers de l'élève (ein tieferes Ergründen der Eignetümlichkeiten des Zöglings), enfin développer une réceptivité générale et idéale pour une culture harmonieuse (Pflege einer allgemeinen idealen Empfänglichkeit harmónischer Bildung).

Si l'homme porte, en lui, des penchants innés, il détient également une sorte d'image de lui-même, dont il devra réaliser la forme la plus parfaite. Il y a lieu d'insister sur ce point qui est un des aspects essentiels de la philosophie de Goethe, de sa conception générale du monde. Il y a en l'homme, dès sa naissance, une individualité précise et interchangeable (eine begränzte, unveränderliche Individualität). Il est possible d'en accélérer ou d'en retarder le développement, mais non de la supprimer totalement. Près là, l'homme n'est différent, ni des animaux, ni même des plantes, les uns et les autres réalisant, en se développant, à la fois leur "type originel" et leurs caractères particuliers.

Il revient normalement à l'éducation de découvrir les possibilités du sujet, de les réaliser. Il faudra éviter les interdictions, et offrir à l'élève, par des exemples et par des expériences, l'occasion de se réaliser lui-même ("nicht verbieten, sondern gebieten, nicht hindern sondern befördern"-Oldenberg, Op. cit. p.121). Par là on lui permettra de dominer certains aspects de sa personnalité et d'épanouir les autres. L'action pédagogique devra toujours être positive, elle doit apporter quelque chose. Aussi Goethe demande-t-il qu'il n'y ait pas d'interdiction sans substitution d'un autre objet à la chose interdite. Que l'on n'interdise pas pour interdire, mais qu'on fournisse à l'enfant une autre manière d'expression, ou d'action, un autre objet d'acquisition.

C'est en partant du fond même de l'individu qu'on construira son éducation. ("der Erziehungsbegriff Goethes ist also das Aufbauen von innen heraus- Wolf, op.cit; p.11). On ne peut obtenir de l'homme que ce qui

est déjà en lui , l'homme parviendra à clarifier sa personnalité, à en dégager les vraies lignes de force grâce à l'erreur, qui l'enrichira, et à la loi, au contact de laquelle , et suivant laquelle, il se développera. Le développement de l'homme, depuis son enfance n'est cependant pas absolument fixé, prédéterminé. Il lui reste une marge d'indépendance, et, par là, d'erreur, c'est pourquoi celle-ci ne saurait être rejetée comme nocive. Elle peut être, au contraire, fructueuse, elle permet l'orientation du sujet par l'élimination progressive de ses fausses vocation. C'est par l'erreur que Wilhelm s'est formé. Il commence, en effet, par s'efforcer de réaliser ce qu'il croit, à tort, être sa vocation profonde, le but de sa vie. Il voit dans le théâtre un moyen, le moyen d'éducation par excellence. La scène est pour lui, nous l'avons vu, voisine de la chaire du prédicateur. Illusion dont il prendra, peu à peu, conscience, moins de lui-même d'ailleurs, que grâce aux avertissements répétés qu'il reçoit d'une autorité supérieure

Cette façon de vérifier ses propres possibilités a l'avantage d'être personnelle, mais elle gaspille, malheureusement, beaucoup de temps. Aussi est-il préférable de confier l'observation et l'orientation des enfants, à des spécialistes, comme cela sera le cas pour Félix. Ils sauront ne pas confondre les vraies qualités (Eigenschaften und Eigenheiten) sur lesquelles il est nécessaire et rentable de s'appuyer, avec les fausses dispositions, qu'il faut discerner aussitôt que possible, et éliminer radicalement.

Maintenue dans certaines limites l'erreur peut être fructueuse. Elle est même admise dans le plan de Dieu (es irrt der Mensch so lang er strebt-Faust,

Prolog im Himmel) car elle oblige l'individu à éliminer les tendances qui auraient nui à l'épanouissement de sa vraie personnalité. La formation d'un homme est le résultat de multiples expériences, qui fournissent un apport positif, même si, en apparence, elles se soldent par des échecs. L'enrichissement de la personnalité est lent, progressif, le sujet en est souvent inconscient et peut croire avoir simplement perdu du temps.

Toutefois il ne faut pas perdre de vue que la formation est nécessairement limitée dans le temps, de même que la vie humaine. Aussi est-il indispensable que le disciple soit dirigé, pour lui éviter de suivre trop longtemps une fausse route. Parmi les erreurs il en est une qui est capitale, c'est l'erreur sur nos propres aptitudes. Aussi l'éducation aura-t-elle, pour première tâche, d'aider l'enfant et l'adolescent à découvrir l'essence même de leur vie.

Quelles sont les limites de la latitude à accorder aux enfants ? Quelle marge d'erreurs peut leur être consentie ? Le point de vue de Goethe n'est pas très net dans ce domaine. Nous avons eu l'occasion de voir que sa position en face de l'"erreur enrichissante" n'avait pas toujours été la même. Ses personnages défendent, au cours du roman des opinions parfois divergentes, sur cette importante question pédagogique. Certes, l'expérience personnelle est capitale, elle est même la seule valable en définitive; c'est donc par des essais, même infructueux, par ses propres erreurs qu'il s'élève se formera. Il faut, malgré tout, éviter certains dangers, et une trop grande perte de temps, qui limiterait la période d'activité fructueuse de l'homme mur.

Goethe est progressivement devenu plus strict sur ce point. Au début, et sous l'influence de

Rousseau, il défendait un libéralisme quasi absolu, soutenant qu'une entière latitude devait être laissée au sujet, dans la recherche de sa voie, l'accumulation d'erreurs, de tâtonnements et d'essais, dans toutes les directions, permettant de ne négliger aucun aspect de la personnalité. C'était l'époque du primat incontesté de l'individu, l'insertion sociale ne jouant, pratiquement, aucun rôle.

A cette pédagogie de l'erreur fructueuse, dans une liberté un peu anarchique, va se substituer, peu à peu, mais de plus en plus nettement, un certain dirigisme pédagogique. La part laissée au hasard tend à être supprimée, du moins, est-elle réduite au minimum. L'homme, et à plus forte raison l'enfant et l'adolescent doivent être guidés pour éviter, avant tout, une erreur capitale car difficilement rattrapable, d'orientation. Il faut aider l'élève à découvrir sa véritable voie, et, pour cela, certains essais seront autorisés, mais ils seront limités dans la durée, car la préparation à la profession sera longue, et la spécialisation doit débiter tôt. La notion d'insertion sociale de l'individu passe au premier rang.

On ne peut, toutefois, parler de planification systématique, car on respecte, malgré tout, la voie personnelle de chaque individu. Il s'agit plutôt d'une orientation un peu autoritaire, puisqu'elle doit avant tout, déboucher sur une activité rentable pour la société. On utilisera, éventuellement, des "hasard truqués" que conseillait Rousseau, pour conserver les expériences personnelles, sans perte de temps. Notons, toutefois, que Félix a été bien rapidement, et sans consultation de son père, orienté vers le dressage des chevaux.

Après avoir examiné l'erreur, comme moyen

pédagogique, Goethe s'intéresse à la notion de Loi. Peu à peu, il se sépare de Rousseau et voit dans la Loi (das Gesetz), un levier de progrès moral. En partie sous l'influence de la Révolution française et surtout à la vue des transformations économiques et sociales de son époque, Goethe a été amené à adapter sa pédagogie à l'évolution générale du monde, passant de la formation du dilettante cultivé, à celle du citoyen utile, mais en s'efforçant de conserver, dans ce nouveau type humain, la vraie valeur de l'homme. Si l'homme veut "servir", et la société a besoin de lui, il ne peut être autorisé à perdre indéfiniment son temps, en s'essayant, successivement à différents professions. Wilhelm avait agi en dilettante, "prenant son temps" avant de se décider à agir utilement, et on peut se demander si de lui-même, et sans l'impulsion de la Société de la Tour, il aurait fini par se décider à prendre une profession. Il fut toutefois reconnaître qu'il a toujours été conscient du rôle social qu'il devait jouer : s'il voulait être acteur, c'est qu'il croyait à la fonction sociale du théâtre, à son influence sur la formation des hommes.

Curieusement, il ne semble pas qu'un temps même limité, soit accordé aux "erreurs fructueuses", dans la Province Pédagogique. Au contraire, les élèves de cette Institution sont "testés", pour employer un vocabulaire moderne, dès leur arrivée et orientés, aussi tôt, vers le métier qui leur convient, et où ils excelleront, grâce à l'enseignement spécialisé qu'ils auront reçu, et aux directives précises qui leur seront données. Il ne semble même pas que les parents soient consultés et rien n'est indiqué sur la méthode que l'autorité utilise pour détecter les talents. Déjà, dans les Années d'Apprentissage, nous apprenons qu'il est nécessaire

d'édicter des lois pour endurcir les enfants et donner à leur vie une certaine tenue (Ebenso nötig seheir es mir gewisse Gesetze auszusprechen, und den Kinder einzuschärfen, die dem Leben einen gewissen Halt geben (Années d'Apprentissage, Livre VIII, Chapitre 3p.527).

Les dispositions naturelles; détectées grâce à l'observation des enfants, devront être développées en conformité avec la loi, mais par une sorte d'expérimentation et à travers l'action. A son arrivée dans la Province, Félix a été soumis à une phase d'observation, et il est dit, sans précision aucune, que c'est en le faisant agir, qu'on décèle ses qualités et sa vocation. Il est toutefois regrettable qu'on ne l'ait laissé s'exercer que dans le cadre de travaux agricoles.

Si l'homme agit conformément à sa nature profonde, il apprend, par là, qui il est, son éducation préservera, ou rétablira même, l'unité de sa nature humaine. La formation sera donc soumise à deux contraintes, développer les qualités de l'élève, mais à la fois dans le sens de sa nature vraie, et en conformité avec la loi générale régissant la société.

Appliquant à l'action, les qualités de l'individu l'éducation devra être en liaison étroite avec la vie. C'est l'unité de l'école et de la vie qui formera le fondement de la méthode pédagogique souhaitable. Conception différente de celle de Fichte, et surtout de celle de Rousseau, la Province Pédagogique n'isole pas ses élèves du monde extérieur, ils participent avec joie aux fêtes des mineurs, reçoivent des étrangers, se préparent à la vie, par une activité de "serviteurs", dans le respect de l'ordre général. C'est dans ce sens qu'il faut entendre la parole de Goethe "les garçons seront

éduqués pour devenir des "seviteurs", serviteurs de la société, et non, évidemment, d'un individu ou d'une caste. Des filles on fera avant tout, des mères de famille. On aura à revenir sur ce point, en étudiant la formation civique de l'homme dans la société. Pour Goethe, vie et action, action et vie sont des concepts inséparables et la devise des Migrants sera "Que ta vie soit action" (Und dein Leben sei die Tat" - Années de Voyage-Livre III Chapitre 1, p.317).

Un souffle réaliste parcourt cette nouvelle pédagogie. La préparation à l'action devient le premier objectif de la formation. On renonce à la parole souvent vaine, pour l'objet, lui-même, et, avant tout pour l'action (die Tat). Cette conception générale se retrouve même dans l'enseignement religieux, qui sera étayé par la Bible; mais ne débouchera pas sur des rêveries mystiques, et il développera le sentiment du respect universel, en s'appuyant sur la contemplation de fresques éducatives. Les livres, dont Goethe, pourtant, faisait sa nourriture quotidienne, disparaissent de la Province Pédagogique, car ils sont un écran entre l'homme et les choses, entre l'école et la vie de la société. L'enseignement se fait par la vie et la vie devient pédagogue, tout abîme entre les deux est à combler. Par là, Goethe s'inscrit, comme nous l'avons vu, dans le courant des réformes pédagogiques de son époque. Il faut transformer en pratique toute théorie, puisque penser et agir représente la source de toute sagesse.

Une telle conception de l'éducation semble être à l'opposé de la formation de la "Belle Ame". Aucun point commun ne paraît exister entre ces deux conceptions radicalement opposées. Mais une même idée du monde est en réalité à la base des deux systèmes. Makarie

est un élément d'un ensemble cosmique, dont elle est, pour ainsi dire; le reflet. En éduquant un enfant, pour en faire un homme, on développe, en lui, le "type humain" tel qu'il doit se réaliser dans l'Univers, selon le même plan qui régit végétaux et animaux, en un mot, le plan d'épanouissement de la création. En formant, d'autre part, un homme utile, on place l'individu au sein d'un système harmonieux, auquel sa destinée est d'appartenir. Il y a unité dans la pensée de Goethe, l'homme et la Société font partie de la création divine et doivent répondre aux lois universelles qui régissent la terre et l'Univers. Cette idée fondamentale sera reprise par Steiner, qui rattachera à la pensée Goethéenne une partie de son oeuvre et en particulier sa pédagogie

Cette formation à but social ne saurait, pour Goethe être la même pour les garçons et les filles. Aussi n'est-il pas favorable à la gémiation dans l'enseignement; les garçons doivent être élevés avec les garçons, les filles avec les filles. Il en sera également de même pour le corps enseignant. Bien qu'Odile ait, dans sa pensée, un homme comme professeur, Goethe préfère que l'enseignement donné aux futures femmes le soit par des femmes et que des hommes enseignent aux futurs hommes. Si le père ne peut être un bon précepteur pour son fils, il n'en est pas de même pour la mère, qui, elle, est ou devrait être la meilleure éducatrice que sa fille puisse souhaiter. Dans son Xème Discours, Fichte soutenait un point de vue opposé, et vantait les mérites des établissements mixtes: " Il va de soi, écrivait-il, et nous n'avons pas besoin d'y insister que les deux sexes doivent recevoir cette éducation de façon identique. Séparer les sexes et répartir les garçons et les filles en des écoles spéciales, serait contraire au but poursuivi, et plusieurs points essentiels de l'éducation de l'homme parfait n'y

trouveraient pas leur compte". Pour Goethe la pédagogie des filles a d'autres exigences que celle des garçons, quelle que soit l'origine sociale des enfants, qu'il s'agisse d'enfants de milieux modestes, ou issus de la haute société. L'éducation donnée aux jeunes filles sera toujours plus individualiste, car la femme dans la vie sera plus seule, plus isolée, elle n'oeuvrera pas en équipe comme l'homme. Son cercle d'activité se bornera à la conduite de la maison et à la première éducation des enfants. Aussi pourra-t-on se borner à ne lui apprendre que des choses utiles, sans vouloir, cependant, ajoute Goethe, monopoliser, au profit des hommes, un savoir plus étendu.

B). Les principes généraux de la pédagogie de Goethe.

Avant d'examiner les idées de Goethe sur l'enseignement de chacune des disciplines qui constituent la base de toute éducation, que ce soit l'éducation physique, l'éducation intellectuelle, morale, religieuse ou civique, il faut dégager les grandes lignes de l'organisation de l'enseignement telle que Goethe la concevait.

L'enseignement n'a pas de valeur en soi, il est une contribution à l'éducation, sans en être, semble-t-il, l'élément principal, essentiel. L'instruction est certes, indispensable à l'homme, mais celui-ci a besoin avant tout, de qualités morales, d'un sens social qui lui permettra de s'intégrer à la société. Or, pour s'intégrer valablement, il faut remplir une fonction utile, et c'est à l'instruction qu'il appartient de rendre l'individu apte à agir en technicien, à remplir un rôle de spécialiste. Une telle conception conduit à une formation précise, à une spécialisation étroite, mais ne laisse pas de place, à première vue, à la culture générale, que Goethe célébrait pourtant dans les Années d'Apprentissage,

et qui, jusqu'au XVIII^{ème} siècle, était synonyme de culture tout court; de nos jours ne lutte-t-elle pas encore, pied à pied, contre le développement d'une culture spécialisée, limitée et technique, moins littéraire et plus scientifique ?

La première question posée par toute organisation pédagogique consiste à comparer les mérites de l'enseignement privé donné à domicile, à ceux de l'enseignement public, communautaire (le problème ne se pose plus dans les mêmes termes aujourd'hui, l'enseignement "à domicile" ayant pratiquement disparu). Alors que Kant penchait pour l'école publique, Goethe, curieusement ne donne la préférence, ni à l'un, ni à l'autre. Il rejette sans appel l'école élémentaire publique, pour lui condamnable, nous l'avons vu, par suite de la proximité, qu'elle impose aux enfants "bien élevés". Mais Goethe ne vante pas, pour cela, les mérites de l'éducation à domicile. S'il laisse entendre que le père devra être, pour son fils, un ami et un conseiller (Freund und Berater), il n'en critique pas moins sévèrement l'influence que son propre père a eu sur lui, et il ne semble pas avoir eu, lui-même, beaucoup d'influence sur son fils Auguste. Il n'hésite pas, d'autre part à déclarer que le père est généralement incapable d'éduquer son fils, aurait-il même, ce qui est rarement le cas, les connaissances techniques indispensables dans la discipline qu'il désire enseigner.

Reste l'utilisation d'un précepteur. Mais est-ce une solution satisfaisante ? A la différence de Rousseau, Goethe comprend qu'un être humain, appelé à devenir un être social, ne saurait être formé dans l'isolement, dans une quasi solitude, en tête à tête avec un mentor. Contrairement aux préceptes de l'Emile, il voit l'éducation idéale au sein d'un établissement pédagogique réunissant une société d'enfants et d'adolescents, sous l'autorité de pédagogues professionnels. Pour lui, l'édu-

cation, en groupe, peut seule, former l'homme à son
 uture rôle de citoyen utile au groupe social, auquel
 il lui faudra, nécessairement, adhérer. Formé pour la
 société, l'enfant devra découvrir une première image
 de celle-ci, au cours de son éducation. Aussi l'éta-
 blissement scolaire idéal s'efforcera--il de donner
 une image aussi exacte que possible de la société réel-
 le. Ce ne sera pas une caserne, mais une petite socié-
 té en réduction, installée, non dans un ensemble compac-
 de bâtiments, mais dans un vaste domaine, une "provin-
 ve", un petit Etat dans l'Etat. Pour Goethe, une telle
 éducation conjugue heureusement l'aspect individuel et
 l'aspect social de la pédagogie idéale. Solution toute-
 fois, fort différente des collèges publics. Les élèves
 sont très bien élevés. Leurs relations entre eux (on
 reviendra sur ce point, sont fondées sur le respect, il
 n'y a donc pas lieu de redouter les heurts, la promis-
 cuité dont Goethe a horreur.

Cette attitude assez ségrégative de Goethe
 l'a-t-elle empêché d'envisager un enseignement généra-
 lisé aux enfants de toutes les classes sociales ? S'est
 il préoccupé de trouver à l'éducation une solution dé-
 mocratique a-t-il souhaité la scolarisation d'une large
 partie de la jeunesse ? A une période, où ce problème de
 la scolarisation des masses était à l'ordre du jour et
 intéressait pédagogues et hommes d'Etat, quelle a été
 sa position ?

On peut, sans réserve, affirmer que Goethe
 n'a jamais envisagé une scolarisation des masses. Son
 intention n'était pas de rendre l'école obligatoire en
 théorie comme en pratique, et sa conception de l'éduca-
 tion demeure, pour une grande part, élitiste et aristo-
 cratique. Sur ce point, il demeure, incontestablement
 en retard sur son époque, où la généralisation de l'ensei-
 gnement était envisagée, que ce soit par ROCHOW ou FEL-

lenberg, bien que ce dernier ait eu une position plus nuancée, en séparant par instituts, les pauvres, les bourgeois et les nobles. D'autre part de nombreux Etats allemands commençaient la scolarisation du peuple. De ces théories et de ces réformes, Goethe ne semble pas s'être soucié. Position bien différente de celle de Fichte qui exigeait que la nouvelle éducation s'adressât à tous et non à une élite, étant donné son importance pour l'oeuvre de régénération nationale.

Goethe n'a pas vu, ou pas voulu voir ce problème social nouveau, celui de la scolarisation des masses, problème, qu'autour de lui, les Etats allemands et la France révolutionnaire s'efforçaient de lui apporter des solutions. Il a senti la nécessité d'une réforme qualitative de l'éducation mais non la naissance de l'ère de la scolarisation généralisée. Il est possible que la question ne lui ait pas échappé, mais cette vulgarisation de l'enseignement a dû lui sembler être une forme regrettable de démagogie. Les "enfants jardiniers" des Affinités Electives n'apprennent rien, ou, du moins, il n'est pas fait mention de l'instruction qui leur serait donnée. La province pédagogique est une institution privée et la pension doit y être assez onéreuse; visible-ment, elle n'est pas ouverte à tous. Il faut même être recommandé pour y être accueilli. Selon toute vraisemblance, les enfants de Joseph le Menuisier ne fréquenteront jamais cet établissement.

Quant à l'idée de regrouper les enfants en une petite société autonome, elle n'est pas propre à Goethe. Elle est largement développée par Fichte qui souhaitait que cette micro-société fût à l'image de l'ordre social humain idéal. Elle devait, d'autre part, s'adonner aux travaux des champs et assurer sa subsistance pour ainsi dire en autarcie, pour ce qui est de l'alimentation, des vêtements, voire même, dans la

mesure du possible, de l'outillage élémentaire. (XIème Discours). Avant tout, Fichte voulait déparer la jeunesse d'une société qui devait être radicalement transformée. Il est voisin de Rousseau, bien que ce dernier ne donnât pas à la corruption de la société des causes nationales. Dans une certaine mesure, Fichte reprenait la conception de Platon, qui imposait à tous les citoyens, l'abnégation de leur personne en vue des intérêts communs, sans ce souci d'équilibre qui faisait attribuer par Schleiermacher, une double tâche à l'éducateur, rechercher, certes, la conformité de l'individu avec les grands ensembles moraux (que représentent la paroisse, la nation, l'église, l'état), mais en développant également les qualités propres de chacun.

La société de l'époque étant encore largement à base d'agriculture, il était normal que ce fût dans un cadre champêtre, toujours considéré comme plus "sain" que le milieu urbain, que la province Pédagogique s'installât. Rousseau, Fichte, Fellenberg partageaient ce même point de vue. Il n'en est pas moins regrettable que l'orientation de Félix ne se fasse qu'à l'intérieur d'activités agricoles.

Les deux héros, Wilhelm et son fils, ne sont pas éduqués de la même façon. Au début du roman, Wilhelm est déjà un adulte, nous ignorons quel enseignement il a reçu dans son enfance et son adolescence. Goethe n'éprouve pas le besoin de nous le faire savoir. Wilhelm est à la recherche de sa vocation, ce qui, pour lui signifie qu'il veut, avant tout, épanouir sa personnalité. Cette vocation, après l'avoir conduit au "renoncement", fera de lui un membre utile de la société, apte à exercer une profession. En poursuivant ce but, il ne cesse de s'instruire, d'une manière non systématique, au gré des circonstances, et des relations humaines qu'il noue. Le choix d'une profession l'oblige sans doute à une formation technique précise, mais curieusement nous

n'apprenons que fort peu de choses sur ses études de chirurgien et les idées avancées par Goethe sur la formation nécessaire à un tel spécialiste (qui, à ses yeux n'est pas un médecin) nous paraissent simplistes, voire même extravagantes. Le chirurgien, simple manuel, sans réelles connaissances théoriques, devra, selon Goethe "rafraîchir, de temps en temps ses connaissances bien superficielles d'ailleurs, en anatomie. Il est difficile de savoir si l'instruction reçu par Wilhelm le prédestinait à devenir chirurgien. Nous savons seulement que ses connaissances en sciences sont insuffisantes pour lui permettre d'instruire son fils dans cette discipline.

Au cours des années pendant lesquelles il se forme sous nos yeux, il ne lit que Shakespeare et quelques manuscrits, confessions et lettres de ses amis. Or, ces manuscrits sont tous orientés, tous didactiques et destinés au perfectionnement de leur lecteur. Quant aux ouvrages de culture générale, Wilhelm n'en lit pas et ne s'intéresse, ni à la littérature contemporaine, ni aux Anciens. Goethe craint-il pour lui une rechute, dans le domaine de la fantaisie, de cette culture désintéressée qu'il considère désormais comme socialement peu utile ?

Sur l'instruction de base donnée à Félix, nous ne sommes guère mieux renseignés. Nous savons seulement qu'elle était, avant son entrée dans la Province Pédagogique, superficielle, anarchique et presque nulle. Félix a appris, pratiquement seul, et tardivement, à lire, mais ne lit rien. D'ailleurs, il ne semble pas avoir reçu de livres. Il avait appris à lire sans méthode, en épelant les livres qui lui tombaient, au hasard, sous la main. Aucune allusion n'est faite à ses connaissances en calcul. Sa culture générale de base doit être fort mince, elle a été négligée et est pratiquement inexistante.

Il semble, malheureusement que la Province Pédagogique ne s'efforce guère de remédier à ces graves lacunes. Des indications fournies par les dirigeants, on ne peut tirer ni plan d'étude précis, ni programme pédagogique cohérent. Les Directeurs ont, nous dit-on, fourni à Wilhelm, tous les renseignements qu'il pouvait désirer sur la formation qui sera donnée à son fils, mais le lecteur n'en est pas instruit. Que la Province Pédagogique soit une utopie, ne justifie pas cette carence. Goethe aurait pu imaginer un établissement idéal de formation, décrit avec précision, même si, dans la pratique, il avait été irréalisable. Or, il se borne à promener le lecteur à travers la Province, à fournir, par la voix d'un surveillant, ou de l'un des trois directeurs, et avec parcimonie, quelques renseignements assez vagues, relevant plus d'une documentation superficielle, imprécise, que d'une étude sérieuse des conditions d'enseignement.

Nous avons vu que Goethe n'avait pas fréquenté l'école primaire, et que sa première éducation avait été riche mais anarchique, au sein de sa famille. De là vient, sans doute, son peu d'intérêt pour un enseignement de base systématique. Son génie lui ayant permis de se "débrouiller" seul, peut-être fait-il confiance à l'enfant et ne considère-t-il pas l'enseignement primaire comme indispensable, se bornant, nous l'avons noté, à insister sur l'importance des premières impressions enthétiques ou morales. Aucun professeur des disciplines de base n'apparaît dans la Province Pédagogique, où Wilhelm ne rencontre que des surveillants ou les Directeurs.

Il est évident, toutefois, compte tenu de l'aisance avec laquelle il aborde les sujets les plus divers, que Wilhelm avait reçu une culture générale solide. Il lui est donc permis de se spécialiser ensuite.

Tel n'est pas le cas de Félix, qui, lui, comme nous l'avons vu, n'a reçu aucune instruction fondamentale.

Deux conceptions pédagogiques se heurtent donc. Dans l'une, celle qu'a du recevoir Wilhelm, et elle paraît, malgré tout, exprimer davantage la pensée profonde de Goethe, une formation harmonieuse doit précéder la spécialisation, la préparer. Ce n'est qu'en suite qu'un enseignement individualisé, technique, précis, conduira l'homme à une position sociale, où il aura un rôle utile. (die harmonische Ausbildung nimmt bei Goethe einen mehr vorbereitenden, die individuelle einen sozialen Charakter an -Wolff op.cit.p.24).

A l'opposé, la Province pédagogique nous propose une formation spécialisée, sans souci de l'existence d'une culture générale préalablement acquise. Félix est, dès son arrivée dans la Province, et, après une étude sommaire de ses aptitudes, orienté autoritairement vers une profession précise. Il ne semble pas que ses diverses aptitudes aient été soigneusement observées; il est très rapidement soumis à des travaux agricoles. Il n'a pas connu, préalablement, cette fructueuse dispersion initiale, qui prépare à la spécialisation et lui fournit une base solide de culture. Sans doute est-ce le reflet d'une évolution de la pensée de Goethe. La Province Pédagogique représente une conception plus "XIX^{ème} siècle, plus centrée sur la productivité sans perte de temps, la formation de Wilhelm reste conforme à l'idéal du XVIII^{ème}, débouchant sur un dilettantisme cultivé, avec, en plus, à la fin, et sous l'influence de l'évolution sociale et économique, une nécessaire orientation vers une profession utile.

Il ne semble donc pas que, dans la Province Pédagogique, Goethe ait maintenu l'équilibre entre les deux impératifs de l'éducation, la culture individuelle et la culture sociale, Il faut d'une part, en effet, former l'individu selon son caractère inné, en développant sa

personnalité dans la liberté. Mais il faut aussi l'intégrer ultérieurement dans le monde social qui l'entoure en canalisant, vers une activité rentable, ses multiples aspirations. Goethe met l'accent plus sur le "social" que sur l'"individuel". Il est, toutefois, difficile de porter un jugement trop sévère sur cette conception, puisqu'aucun renseignement n'est fourni au lecteur, sur le niveau des élèves à leur entrée dans la Province Pédagogique, ni d'ailleurs, sur leurs réelles connaissances à la sortie de cet établissement.

Avant d'examiner la pédagogie des différentes disciplines, il y a lieu de dégager les caractères généraux de l'enseignement, tel que le conçoit Goethe.. Les élèves, nous l'avons vu, doivent être orientés vers une profession, aussi rapidement que possible, dès que leurs dons naturels auront pu être détectés, orientation vers une spécialisation utile, excluant toute perte de temps dans la dispersion. (wer klug ist, lehnt alle zerstreunden Aufforderung ab und beschränkt sich auf ein Fach - Eck.24/2/1824). Même Méphisto conseillait déjà à l'écolier de ne pas se laisser disperser. Aucune possibilité de dispersion n'est d'ailleurs, accordée à Félix et on peut même se demander sur quels critères son orientation a été fondée.

Certes Goethe ne pouvait connaître les méthodes psychotechniques modernes et les batteries de tests des actuels services d'orientation, il est déjà remarquable qu'il ait souligné la nécessité d'une observation de l'élève avant son orientation, mais il ne fait aucune allusion aux méthodes utilisées dans la Province pédagogique, pour détecter les qualités des enfants. Wilhelm, le père, n'a pas été consulté, sur les décisions concernant son fils, et on peut se demander si Félix n'avait pas les dispositions voulues pour embrasser une autre profession que celle d'éleveur de chevaux. Wilhelm,

lui, en revanche s'est orienté selon l'antique méthode, des tâtonnements et erreurs, et grâce, également, à des mises en garde et à des impulsions extérieures, après avoir abandonné ce qu'il avait cru longtemps être sa voie.

Une fois l'enfant orienté, quelles méthodes d'enseignements lui seront appliquées ? Avant toute chose, c'est la vision du monde extérieur qui éduquera l'enfant, l'observation jouera un rôle capital. Une pensée sans appui sur le réel serait sans intérêt. Au verbal succédera donc le réel, aux cours "ex cathedra", se substitueront les travaux pratiques et manuels effectués par les élèves. Goethe a, toute sa vie, insisté sur le rôle de l'observation, particulièrement de la vision. L'oeil est, pour lui, l'organe capital, et toutes ses théories scientifiques sont fondées sur l'observation. Dans ses conversations avec Eckermann, il insiste sur le primat de la vue, sur l'oeil, comme organe essentiel de la formation intellectuelle, de la préhension du monde (Eck.20/4/1825).

La vie de chaque jour est un des éléments de base de la pédagogie "das tägliche Leben ist lehrreicher, als das wirksame Buch" (Eck.17/3/30). De la "vision" (Anschauung); on passera à la formation du "concept" (Begriff), l'"Idée" étant ce qu'il y a de plus élevé dans la pensée de l'homme. Car on ne possède bien que ce que l'on comprend. Or, pour comprendre, il faut une préparation, une préconnaissance, une formation préalable. (was man nicht versteht, besitzt man nicht. Zu allem Verstehen, ist Vorbereitung, Vorkenntnis , Vorbildung nötig" Max. et Ref. 119).

A ces idées claires, correspondra une activité de l'élève, un goût du travail, de la production et de l'efficacité, celle-ci étant le but final à atteindre.

A la notion d'efficacité, de productivité est liée la notion de temps. Tout instant devra être occupé pleinement, tout instant, tout moment a une valeur infinie, car il est le représentant d'une éternité entière. (jeder Zustand, ja jeder Augenblick ist unenlichen Wertes, denn er ist der Repräsentant einer ganzen Ewigkeit-Eck.3/11/1823). Aussi, l'éducation s'en forcera-t-elle de développer, chez les enfants, le sens de l'importance du temps qui s'écoule, d'où le rôle des horloges dans la société des Migrants. Ce souci d'éviter les temps morts, cette notion de plein emploi en pédagogie, est particulièrement moderne. Elle rejoint nos "emplois du temps" strictement établis, nos "progressions" et "répartitions" qui minutent notre enseignement primaire et secondaire. Ce respect de l'horaire est étranger à Rousseau, mais considéré comme indispensable par Basedow, qui avait fixé un emploi du temps journalier très strict à ses élèves. Le respect de l'heure étant devenu tyrannique dans notre société moderne, Goethe fait figure de précurseur, en obligeant les élèves à se soumettre à cette exigence. Toutefois, la motivation de Goethe est différente : son respect du temps est, certes, lié à une notion d'efficacité, mais également au sens du développement permanent de l'homme et de la société, l'un et l'autre étant en marche vers son épanouissement, vers la réalisation de son "type".

Il en est de même pour la notion de progression par étapes, d'enseignement par paliers, respectant l'évolution psychologique de l'enfant, le développement de ses facultés d'acquisition. "L'évolution de l'homme se fait par degrés et chaque degré comporte certaines qualités et certains défauts, qui doivent être, à l'époque où ils apparaissent, considérés comme naturels, légitimes" (der Mensch hat verschiedenen Stufen, die er durchlaufen muss, und jede Stufe führt ihre besonderen

Tugenden und Fehler mit sich, die in der Epoche wo sie kommen, durchaus als naturgemäss und gewissermassen recht sind"- Eck.6/3/1821).

Sous l'influence de sa théorie des Métamorphoses, Goethe voit, chez l'homme des mutations nécessaires, comme chez l'insecte. Chez l'enfant apparaît d'abord la "compréhension-intuition" (die Vernunft), puis la "compréhension-intellectuelle" (der Verstand) au moment de la puberté, ensuite vient l'"ambition" (Ehrgeiz) puis le "sens de l'utile" (Nutzen). La "Vernunft" revient pour terminer, mais pas chez tous les hommes, beaucoup d'entre eux ne dépasse pas le niveau du "nutzen". Sans passer par la connaissance de l'enfant, on ne saurait comprendre l'homme.

Toutefois le domaine des acquisitions sera mesuré. L'homme n'accèdera pas par paliers à la science universelle. Goethe est contre toute hardiesse de pensée qui conduirait le savant hors du domaine scientifique, à la recherche de "connaissances premières" sur l'origine du monde ou de l'homme. Il évite de prendre une position radicale sur des sujets éternellement controversés. Bien qu'il soit sur le problème de la formation du monde, nettement neptuniste, Goethe montre Jarno ne se mêlant pas aux disputes des vulcanistes et des neptunistes. Pour lui, toute théorie détachée du contact avec le concret, est perte de temps, "l'homme n'est pas né pour résoudre les problèmes du monde" (der Mensch ist nicht geboren, die Probleme der Welt zu lösen-Eck.15/10/1825). Il devra se garder d'étendre trop loin, comme l'aurait voulu l'étudiant, dans Faust, sa formation. (man soll sich hüten, die Grenze seiner Ausbildung zu weit zu strecken -Eck.20/4/1825). C'est dans la limitation qu'on s'approche le plus de la perfection ("derjenige, der sich mit Einsicht für beschränkt erklärt, ist der Vollkommenheit amNächsten"- Naturalien, I, 159).

Goethe donne fort peu de renseignements précieux sur les méthodes d'enseignement appliquées dans la Province Pédagogique. Certes, nous savons que l'instruction sera donnée méthodiquement selon un plan d'étude gradué, conformément à l'idée de Goethe de la supériorité d'une évolution lente et calme dans tous les domaines. Mais si les trois responsables de la Province, donnent à Wilhelm tous renseignements utiles sur la poursuite des études de son fils Felix, le lecteur n'est pas mis au courant de ces révélations qui semblent d'ailleurs, assez secrètes, car elles ne sont, en effet, que progressivement révélées à Wilhelm lui-même, et cette sorte d'initiation par étapes rappelle l'influence des idées franc-maçonniques sur Goethe à cette époque.

Il semble qu'un principe, déjà admis par Platon, aura cours dans la Province, celui d'aller du connu à l'inconnu (*der echte Schüler lernt aus dem Bekannten das Unbekannte entwickeln* - Max. er Ref.). Mais, contrairement aux procédés pédagogiques employés par les professeurs de la pension d'Odile dans les Affinités Electives, l'enseignement, donné dans la Province ne s'appuiera pas sur la maieutique, car il n'y a pas de fructueuses conversations entre maîtres et élèves. Ceux-ci semblent être acheminés inconsciemment vers la découverte d'eux-mêmes et par là, vers la connaissance des lois qui régissent l'Univers. Il s'agira incontestablement d'une pédagogie directive, qui a, pour objectif, à atteindre, moins la réalisation des possibilités de l'individu que son intégration dans la société, non le plein épanouissement des ressources du sujet, mais sa formation en vue du rôle qu'il aura à jouer.

Aussi s'efforcera-t-on, non d'obtenir une accumulation de connaissances, mais d'inculquer un savoir utilisable. En effet, "Nous ne concevons de nos études,

finalement que ce qu'il nous est possible d'utiliser dans la pratique ("Wir behalten von unseren Studien am Ende doch nur das, was wir praktisch anwenden"-Eck.24/2/1824). Cette union intime de théorie et de pratique, serrée, à la base de tout enseignement. Tout savoir demeurera superficiel et ne sera jamais valable, s'il reste intellectuel, s'il n'est pas appliqué à une réalisation concrète. "Personne ne s'instruit uniquement en écoutant et celui qui n'a pas fait un effort personnel pour réaliser, en acte, sa science, ne sait que superficiellement et à moitié"(überhaupt lernt niemand etwas durch blosses Anhören, und wer sich in gewissen Dingen nicht selbst tätig bemüht weiss die Sachen nur oberflächlich und halb-Eck.20/2/1831).

Il nous appartient d'examiner, dans quelle mesure Goethe a mis en pratique, ces théories de pédagogie générale, dans les conseils qu'il donnent, sur l'enseignement des différentes disciplines, physiques, intellectuelles et morales.

C) La pédagogie des différentes disciplines.

1°) Pédagogie de l'éducation physique.

Goethe avait protesté énergiquement contre la fermeture, pour raisons politiques, de certains gymnases en Allemagne, insistant sur le rôle nécessaire de l'éducation physique dans le développement harmonieux de la personnalité, conformément à l'idéal grec. Or, curieusement, il ne semble pas s'être préoccupé de cette discipline dans ses remarques pédagogiques. Alors que Basedow prévoyait trois heures journallement, pour la danse, l'équitation, l'escrime, dans la Province Pédagogique, la gymnastique ne fait pas l'objet d'un enseignement particulier. On se borne à montrer des enfants au travail, mais ce travail manuel est d'abord à but professionnel,

il n'est pas imposé dans l'intention de développer le corps pour lui-même (Handwerksmäßige Übungen et Handarbeitsunterricht). Il est, ensuite, à but moral, il doit donner aux enfants le sens du travail physique, de la résistance de la matière, de l'effort à fournir. Goethe, dans ce domaine, est resté disciple de Rousseau, de Pestalozzi et de Fellenberg.

Si Félix est soumis à cette discipline, il ne pratique aucun sport, hormis l'équitation, mais pour sa future profession d'éleveur. Son père Wilhelm, bien que jeune encore, dans les Années d'Apprentissage, ne s'adonne à aucune culture physique. Cette position de Goethe peut surprendre, étant donné qu'il avait été, lui-même, un fervent de la natation, du patinage, de l'équitation et de l'escrime. Wilhelm monte à cheval, et aime la marche à pied, ce sont, semble-t-il ses seules activités physiques, avec une certaine aptitude au fleuret. Il est à noter que Félix n'a pas appris à nager, ce qui manque de lui coûter la vie. Goethe semble avoir toujours éprouvé, bien qu'excellent nageur, une certaine crainte de l'élément liquide, que l'on songe aux noyades décrites, tant dans le "Wilhelm Meister" que dans le "Affinités Electives". Il n'en a pas conclu que l'enseignement de la natation devrait être obligatoire.

Peut-être Goethe a-t-il passé sous silence la gymnastique et les sports, en tant qu'activités pédagogiques autonomes, par souci d'efficacité immédiate, de rentabilité, ne voyant pas le rôle que ces disciplines pouvaient être amenées à jouer sur le plan social; notion de compétition, de loyauté, d'équipe. Quoiqu'il en soit Félix n'est soumis à aucune culture physique méthodique, et il n'y a pas de professeur spécialiste de cette discipline dans la province pédagogique, alors que l'éducation physique allait tenir dans la pédagogie allemande, du XIXème et du XXème siècle, une place importants, en

particulier, par les sociétés de gymnastiques. Toutefois il faut noter que Goethe, dans une lettre à Eckermann du 1.5.1825, recommandait chaudement la culture physique mais il ne l'introduisit pas dans sa Province Pédagogique.

2') Pédagogie de la langue Allemande.

Dans la pédagogie moderne, l'étude de la langue maternelle occupe une grande place, voire la première parmi les autres disciplines, et il semble qu'il en ait été ainsi chez les pédagogues allemands de la fin du XVIIIème; Basedow faisait étudier l'allemand, avant d'aborder le français et le latin, mais Rousseau ne portait guère d'intérêt à l'enseignement de notre langue maternelle, supprimant tout livre, interdisant les fables de La Fontaine, n'acceptant que Robinson Crusoé (en traduction) et plus tard Télémaque. Certes, en Allemagne même, l'allemand avait été exclu des établissements d'enseignement jusqu'à la seconde moitié du XVIIIème (cf. La Réforme de l'Education en Allemagne au XVIIIème siècle - Pinloche), comme langue roturière et indigne.

Il est, néanmoins, frappant que Goethe ne fait aucune allusion à l'enseignement de l'Allemand. Les enfants n'apprennent pas leur langue maternelle, systématiquement et selon la correction grammaticale. Il peut donc paraître étrange, qu'un maître de la langue, comme l'était Goethe, ne se soit pas soucié de l'enseignement de cette discipline. Dans aucune de ses lettres, que ce soit à propos de Fritz von Stein, ou à propos de son fils Auguste, Goethe ne mentionne l'étude de l'allemand. Peut-être la considérait-il comme inutile, ce qui serait étrange. Il se rangeait plutôt à l'opinion des Universités de son pays, plus soucieuses de rechercher chez un auteur les idées exprimées, que d'analyser la forme de l'expression, le style pour lui-même. On ne forme pas d'écrivain dans la Province pédagogique; il n'y a pas de professeur d'al-

allemand, on ne soigne pas l'expression littéraire, alors que la plupart des autres formes artistiques sont cultivées.

Nous serions assez tentés de croire, qu'ici encore, Goethe s'est volontairement contraint à ne pas valoriser une discipline sans utilité sociale évidente. Ce qui fait la valeur "économique" de Frédéric, n'est pas l'aisance de son style, mais sa rapidité de sténographe, ses qualités de mémoire, son art de résumer les discussions auxquelles il lui a été donné d'assister. Au fond, Frédéric fait de l'allemand sans le savoir. La société des Migrants ne s'encombre pas plus d'écrivains que la Province Pédagogique ne forme d'auteurs. Si les membres de la Société de la Tour rédigent, sous forme de mémoires, un compte rendu des épreuves et des étapes de leur formation, ce n'est pas dans une intention littéraire, mais dans un double souci didactique: clarifier leur propre personnalité, grâce à ces confessions, aider les autres, en leur exposant leur exemple, à voir également plus clair en eux-même.

Le culte de la forme verbale n'est, toutefois, pas entièrement exclu de la formation donnée dans la Province Pédagogique, mais celle-ci devient un apport un élément adjoint à l'architecture, comme à la peinture donnant une unité, créant une ambiance générale artistique, dans une sorte de synthèse qui annoncerait Wagner, si la musique n'en était pas exclue. Il semble que Goethe n'ait pas vu le rôle formateur de la maîtrise d'une langue, l'importance de la précision de l'expression pour la netteté de la pensée. Il n'a pas fait entrer l'étude de l'allemand parmi les éléments indispensables à la formation d'un esprit.

3) Pédagogie des langues anciennes.

Goethe voyait, dans l'étude du classicisme

grec et latin , une source incomparable, la source de toute réelle culture. Aussi resté-t-il fidèle à l'étude des langues mortes, trouvant chez les Anciens de modèles d'éloquence. Il avait étudié le latin, le grec, et même, pendant un certain temps, l'hébreu. Or, assez curieusement, il n'est fait allusion ni au latin, ni au grec dans la Province Pédagogique. Sans doute cette formation classique est-elle réservée à une élite, dont l'éducation ne relève pas d'un tel établissement. L'étude du grec et du latin entre dans une formation générale supérieure, et la Province Pédagogique-sauf peut-être, en ce qui concerne les artistes- et encore ceux-ci semblent-ils être plutôt des artisans à vocation artistique, que de réels créateurs, n'a pas pour fonction de produire cette "catégorie" d'hommes peu directement utilisables, pour la société moderne. Goethe s'écarte de Basedow sur ce point, car ce dernier, tout en se proposant de préparer les enfants à une vie socialement utile, et tout en prétendant leur donner dans la joie des notions pratiques, dispensait un enseignement général, tantôt en allemand, tantôt en français, tantôt en latin . Goethe accorde donc en pédagogie, plus d'intérêt aux langues étrangères, qui jouent un rôle évident dans la formation de l'homme moderne dans ses rapports avec ses semblables.

4°) Pédagogie des langues vivantes.

Si l'étude de la langue allemande est passée sous silence, si vraisemblablement même, elle n'existe pas, ou est réduite au minimum, il n'en est pas de même des langues étrangères. Elles semblent occuper une position privilégiée dans la Province Pédagogique, puisque Félix étudie l'italien, en même temps, curieusement d'ailleurs, que l'art de dresser les chevaux. L'importance des langues étrangères n'avait pas échappé à Goethe , lors qu'il était encore enfant. Déjà il éprouvait pour elles , un vif intérêt, puisqu'il était allé jusqu'à inventer un

roman par lettres, écrites dans des langues différentes. Toutefois, ses idées sur la pédagogie des langues vivantes sont assez fluctuantes; plus exactement, il distingue le cas de l'élève doué et celui de l'élève qui n'envisage pas de se spécialiser en langue étrangère, mais ne recherche, en elle, qu'un moyen pratique de communication. Le premier sera soumis à une étude systématique de la langue; mais Goethe ne donne aucune précision sur la méthode à employer, et nous ne savons pas nettement si cette étude aura lieu dans la Province elle-même. Les autres élèves, c'est à dire la quasi généralité des enfants étudient, en revanche, la langue étrangère uniquement par la pratique.

Pour Goethe, en effet, il est préférable d'apprendre une langue sans livre, car l'essentiel n'est pas de posséder les règles grammaticales dans l'abstrait mais d'acquérir une tournure d'esprit, un sens de la langue, qui nous en assure la réelle maîtrise. Il semble qu'il y ait suppression de toute étude méthodique, comme chez Basedow, qui conseillait également de reléguer la grammaire au second plan. Ce sera donc par la pratique et non dans les livres, qu'on apprendra les langues vivantes dans la province.

Goethe, sur ce point, est particulièrement moderne. Sa théorie est conforme aux instructions officielles de notre époque sur l'enseignement des langues. Dans une conversation avec Eckermann (10/1/1825), il félicite un Anglais d'être venu en Allemagne, pour apprendre l'allemand, car le rôle du milieu est prépondérant, une langue s'apprend en milieu linguistique, c'est ce que les pédagogues modernes appellent le "bain sonore". Si nous nous efforçons, aujourd'hui, de créer dans les classes ce bain sonore, en ne mélangeant pas le français et la langue étrangère, en utilisant les moyens audio-visuels, c'est pour transplanter artificiellement l'élève, en "milieu étranger", que Goethe appelait "die vollständige-

ge Umgebung) , atmosphère créée dans la Province Pédagogique, par l'obligation de s'exprimer, en certaines circonstances, en langue étrangère, et également par la fréquentation d'étrangers dans des foires. Cet accueil fait aux ressortissants de pays de langues différentes, dans un but d'échange linguistique, annonce déjà nos modernes échanges scolaires et universitaires.

Cette conception n'est pas propre à la pédagogie des langues, elle rejoint, chez Goethe, l'idée générale que toute qualification ne s'acquiert que dans le milieu où elle se développe normalement (c'est dans les mines que l'on devient Géologue).

5°) Pédagogie de l'Histoire et de la géographie..

Goethe considère l'enseignement de l'histoire comme indispensable, mais l'intérêt de cette discipline consiste, pour lui, moins dans une connaissance exacte du passé, qu'en une possibilité d'enthousiasme, et par là en une source d'action valable sur le plan civique et moral. Déjà Oreste était sensible à cet aspect enivrant du passé et Pylade déclarait (Iphigénie, Acte II, scène 1) "ce que notre âme nous demande est infini, nous voulons que chacun de nos exploits, dès l'origine, apparaisse aussi grand qu'il le sera, quand, par la voix des poètes, il aura grandi, d'âge en âge, porté de pays en pays. Les actions d'éclat de nos pères sont si belles à entendre contées, lorsque l'adolescent, dans l'ombre tranquille du soir, les savoure aux accents de la harpe".

Le maître aura donc soin de maintenir l'enthousiasme de ses élèves, en faisant défiler, devant eux les images vivantes des grands hommes du passé. Aussi Goethe ne conseillera-t-il pas l'étude historique à base scientifique, la reconstitution minutieuse du passé, elle risquerait, pense-t-il, de détruire l'enthousiasme. Com-

me il est difficilement concevable que Goethe n'ait pas eu conscience du caractère anachronique de sa conception des études historiques, il semble plus plausible d'admettre qu'il a volontairement réduit l'histoire à être une auxiliaire de la morale.

Il est plus étrange, par contre, que Goethe sensible à l'évolution de la société de son époque, ait ignoré l'histoire économique. Il ne s'est pas élevé à la conception d'une vaste fresque de l'évolution de l'Humanité, il s'est limité aux "héros" jalonnant les temps historiques, il est resté au niveau de Basedow, qui concevait, lui aussi, un enseignement de la morale par l'étude illustrée du passé.

En ce qui concerne la géographie, Goethe fait preuve, en revanche, d'une conception plus moderne. Fidèle à la grande loi pédagogique, qui veut que l'on aille du connu à l'inconnu, il conseille d'étudier d'abord le milieu le plus proche de nous et de s'en éloigner progressivement. La "Heimatkunde" sera donc à l'origine de toute étude géographique. Par là, Goethe rejoint les conceptions actuellement en cours dans la plupart des pays, sur l'enseignement de cette discipline, en conseillant d'initier, progressivement, les enfants, à l'étude de la géographie, par une prise de conscience du milieu qui les entoure, en élargissant, peu à peu, le champ des connaissances. Toutefois, les grands problèmes posés par l'origine du globe et la formation des continents ne relèvent pas de l'enseignement donné aux élèves. Seules des écoles de spécialistes, au niveau universitaire, s'en préoccupent et s'opposent en écoles rivales des neptunistes et des plutonistes.

6°) Pédagogie des sciences naturelles.

Goethe s'est toujours vivement intéressé aux sciences de la nature. Il avait acquis, dans ce domai

ne des connaissances qui faisaient de lui, plus qu'un amateur éclairé, presque un spécialiste. Beaucoup de ses personnages se voient attribuer le même amour de l'observation et de la recherche, dans le domaine minéral, végétal et animal.

Goethe reconnaît qu'enfant, déjà, il avait éprouvé un élan de curiosité, en face des choses de la nature. Cet intérêt était à la mode au XVIII^{ème} siècle, et toute personne cultivée, dans l'aristocratie avait un "cabinet de curiosités". La "Belle Ame", enfant, admirait les collections du cabinet de sciences naturelles de son père. Toutefois, ces collections ont l'inconvénient de présenter des objets morts, hors de leur contexte naturel : c'est pourquoi Odile s'oppose à ce cabinet scientifique, où tout est momifié. Elle préfère la vie, Comme Salzmann, qui conseillait également de conduire l'enfant à travers la campagne, lui faisant quitter le livre pour la nature.

De même que la géographie s'apprend sur le terrain, une langue vivante dans le milieu où elle est parlée, les sciences de la nature s'enseigneront au sein même du monde qui nous entoure. Goethe, lui-même, aimait montrer à Fritz von Stein, ou à son fils Auguste, les curiosités du terroir, mais n'exigeait; d'eux, aucune étude systématique. Or celle-ci est cependant nécessaire tant aux spécialistes qu'aux professeurs. Aussi Jarno refuse-t-il de renseigner, même sommairement Wilhelm, lorsque celui-ci désire acquérir quelques connaissances de base en géologie, pour instruire son fils. Il objecte qu'une connaissance méthodique et approfondie du sujet est indispensable, et qu'on n'enseigne pas, si l'on ne connaît que les rudiments d'une science. Nous ignorons, toutefois quelle formation Jarno a reçue lui-même et il semble qu'il ne soit guère qu'un autodidacte éclairé, et non un géologue de profession.

Wilhelm, en choisissant le métier de chirurgien, devrait, semble-t-il se cultiver en sciences, et tout particulièrement en anatomie. Or nous avons vu que ce n'était pas le cas et que Goethe, bien qu'ayant fait, lui-même des études assez approfondies d'anatomie, était fort peu exigeant dans ce domaine.

Si Goethe ne réclame pas d'études poussées en science pour devenir chirurgien, ses idées pédagogiques générales, par contre, sont influencées largement par ses connaissances scientifiques et sa conception personnelle de la nature. Il ne cesse de comparer l'enfant à une plante qui mérite des soins spéciaux, aux différentes phases de son développement organique. L'éducateur est un jardinier qui sait prévoir ce que l'arbrisseau donnera plus tard (Faust, Prologue dans le ciel).

Dans son livre Que pense Goethe de l'éducation, Wolff affirme que les sciences naturelles ont exercé une influence décisive sur la formation des idées pédagogiques de Goethe (den entscheidensten Einfluss auf die Gestaltung der Pädagogik Goethes haben die Naturwissenschaften ausgeübt" - p.41). Les principes fondamentaux de la pédagogie de Goethe découlent, en grande partie de sa théorie des métamorphoses, car l'homme est considéré comme le sommet atteint par la nature, l'aboutissement dernier d'une longue suite d'évolutions. Nous serons donc conduits à examiner les travaux scientifiques de Goethe et sa conception générale de l'Univers pour connaître le sens profond de sa théorie de l'éducation.

7°) La pédagogie des mathématiques.

Il est étonnant que Goethe, qui attachait tant d'importance aux "Realien", et qui présentait le rôle des sciences naturelles et de la physique dans la culture moderne, n'ait pas compris l'intérêt présenté par les mathématiques ni le colossal développement de

cette science. Wilhelm ne parle jamais des mathématiques et les membres de la société de la Tour n'y font jamais allusion. A peine nous signale-t-on, dans la Province Pédagogique, que l'enseignement de la musique sera une bonne introduction, une initiation aux mathématiques. Il est possible de se demander si le peu d'intérêt porté par Goethe à cette science, n'est pas du au caractère abstrait de celle-ci, à son indépendance vis à vis des données de nos sens. Goethe pensait que les mathématiques étaient sans corrélation avec les sciences de la nature vivante, et même avec la physique. Il leur reconnaissait une valeur certaine, mais pour elles-mêmes, dans une sorte d'isolement fermé au monde, la culture qu'elle procure est "unilatérale et limitée" (einseitig und beschränkt) et Léonardo, qui pourrait passer à la rigueur, pour un représentant de cette science, met en garde contre une surestimation de ses possibilités de culture, alors que Pestalozzi voyait dans le calcul un moyen de formation du jugement. Malgré ses études personnelles en biologie et en optique, Goethe reste un homme de lettres et ne voit pas de possibilité de réelle culture dans le domaine scientifique, si celui-ci, toutefois consiste en une explication strictement "mécaniste" des choses. Le mathématicien n'est, pour lui, complet, que dans la mesure où il ressent, en lui, la beauté du "Vrai". Ce n'est qu'alors qu'il agira avec profondeur, perspicacité, prudence, d'une manière pure, claire, gracieuse, voire élégante. Dans Poésie et Vérité, Goethe délimite nettement le domaine qu'il concède aux mathématiques, c'est un domaine esthétique celui de la "Beauté du Vrai" (das Schöne des Wahren). Goethe est fondamentalement persuadé que la nature n'obéit pas aux mathématiques. La physique et surtout la biologie ne peuvent respecter ses lois, car elles sont le reflet d'une sorte d'élan vital orienté vers l'épanouissement des types, vers leur réalisation conformément au modèle originel inhérent à leur nature profonde. La vie, pour Goethe n'est pas mathématique.

8°) L'Education esthétique.

L'éducation esthétique se rattache à l'éducation morale, elle débouche sur l'amour du beau, le sens de la beauté. Dans son livre, La Pédagogie de Goethe, Langguth écrivait évoquant le point de vue de Goethe : "ce qui est vrai est en même temps moral, et l'harmonie entre la beauté et la morale est l'exigence morale que Goethe impose à l'homme cultivé, son idéal d'éducation est profondément moral. Mais le sommet atteint par la nature dans son effort pour se dépasser elle-même sera justement l'"Homme beau", qui, au sommet de la création, s'élève à la production de l'oeuvre d'art" (was, aber, was ist, ist zugleich sittlich, und Schönheit mit Sittlichkeit in Einklang zu sehen, ist die moralische Forderung Goethes in den gebildeten Menschen. Sein Erziehungsideal ist durchaus ethisch. Aber das letzte Produkt, der sich immer steigenden Natur ist eben der schöne Mensch der sich auf den Gipfel der Kultur zur Produktion des Kunstwerks erhebt - p.304).

Toute éducation devra déboucher sur l'esthétique. Elle partira de l'Utile, pour arriver au Beau, en passant par le Vrai (vom Nützlichen, durch Wahre, zum Schönen. Le sens de la Beauté représente le sommet de la civilisation et de la culture. Mais il semble que cette ascension soit réservée à une élite, et il est douteux que Félix, par sa formation, puisse y accéder un jour. Serait elle réservée à l'aristocratie, déjà appelée à diriger la nouvelle société ?

Chez l'enfant, l'éducation esthétique commencera par être négative. Elle consistera, nous l'avons vu, à le préserver du contact de la laideur, en lui évitant tout spectacle qui offense le goût, le sens de la beauté. Il en est de même en morale et c'est une des raisons de l'aversion de Goethe pour l'école publique, qui, du moins selon sa propre expérience, met l'enfant de bon milieu

au contact de voyous grossiers. Conception aristocratique, élitiste peut-être, mais pas entièrement. Car, si la haute culture esthétique n'est pas à la portée de tous, Goethe s'efforce, cependant, d'introduire le sens de la beauté, jusque dans les professions les plus humbles. L'artisan pourra, et devra donner un aspect esthétique à son travail et par là, il dépassera le caractère utilitaire de son oeuvre, il découvrira, par son métier même une sorte de nouvel humanisme. Une formation dépourvue de la notion de beauté, et centrée directement sur l'utile, risquerait de broyer la personnalité, de fabriquer des robots experts dans leur discipline, bêtement heureux. Elle pourrait facilement devenir le contraire d'un humanisme. En cela, Goethe est éloigné de Fichte, qui veut "conditionner" la volonté, pour que l'élève ne veuille que ce que l'on désire qu'il veuille, (Discours 2). Goethe, lui, voyant en l'homme le chef d'oeuvre, le sommet de la création, s'efforcera de préserver la valeur originale de la personne humaine, dans la société industrielle dont il pressent le développement et dont il craint le matérialisme.

Le besoin de valoriser l'individu, le conduira à lutter contre l'uniformité, en encourageant, par exemple les élèves de la Province Pédagogique, à choisir, selon leur originalité, la coupe et la couleur de leurs vêtements. On distinguera la virtuosité que donne la spécialisation technique et la valeur esthétique qui relie l'artisan à l'artiste. Saint Joseph, le menuisier, orne avec art la façade des maisons dont il construit la charpente. Lydie, la couturière, apporte un touche d'élégance aux vêtements qu'elle coupe, Frédéric, le script, a, en plus d'une écriture agréable, un talent réel de narrateur.

Tous les métiers peuvent donc déboucher sur une forme d'art, lorsqu'ils sont pratiqués avec une réelle maîtrise, et l'artisan s'efforcera d'unir, en une solide trilogie, l'Utile, le Beau et le Bien, qui sont trois as-

pects d'une même création, lorsqu'on atteint la perfection dans chacun de ses trois domaines.

D'autre part, la personne humaine n'est pas isolée, elle se réalise au sein d'un groupe, aussi le travail s'accompagnera-t-il de chants choraux, ceux-ci exprimant la joie de l'oeuvre collectivement accomplie et lui donnent un reflet de culture esthétique.

Renonçant, du moins pour la masse, à l'art pour l'art, à la culture désintéressée, Goethe s'efforce dans sa conception de l'éducation, de sauver l'humanisme de conserver à l'homme les valeurs qui font de lui réellement un homme, un être à part dans la création. Si chacun est libre de son choix quant aux études poursuivies le seul objet digne de l'étude de l'humanité est l'homme lui-même. Si la prise en considération de l'individualité propre d'un sujet conduit naturellement à le former pour une spécialité, cette spécialisation elle-même doit être culturelle, car connaître à fond une profession et la bien exercer, conduit le sujet à une plus haute culture, que des demi-connaissances en cent domaines, qui ne permettent de se dépasser et d'atteindre l'idéal.

Dans la Province Pédagogique, Goethe insiste tout particulièrement, sur la formation des menuisiers, sculpteurs, architectes, musiciens, alors qu'il passe sous silence, la préparation aux autres professions. C'est que, pour lui, le Beau est une manifestation des lois secrètes de la nature, qui, sans cette apparition, nous resteraient éternellement cachées (*das Schöne ist eine Manifestation geheimer Naturgesetze die uns ohne dessen Erscheinung ewig wären verborgen geblieben-Max. et Ref.*).

Toutefois, une différence demeure entre l'artiste et l'artisan, car chez ce dernier, il est prévu "de ne prendre à l'art que juste ce qu'il faut, pour que le goût ne se perde pas dans les métiers". Il y a lieu de noter également que dans la société des Migrants, l'art ne tient

pour ainsi dire, aucune place, car il n'y a pas d'artiste mais des artisans parmi eux.

Il est curieux de constater, que nous savons fort peu de choses sur la culture esthétique de Wilhelm, sauf dans le domaine littéraire. Il semble avoir une bonne connaissance du théâtre, mais nous ne le voyons pas s'intéresser à la sculpture, à la peinture, à la musique. Il regrette, certes, que la collection d'objets d'art de son père ait été dispersée, mais il ne visite aucun musée, n'assiste à aucun concert, ses essais littéraires, sont de peu d'intérêt et, il le reconnaît lui-même, uniquement des oeuvres de jeunesse. A l'exception des comédiens, de faible niveau pour la plupart, Wilhelm ne fréquente pas de vrais artistes, sauf un peintre, mais il ne discute pas de son art avec lui.

Pour ce qui est du théâtre, si cher à Goethe et auquel Wilhelm avait longtemps attribué une valeur pédagogique de première importance, il est banni de la Province Pédagogique, car le monde moderne ne saurait tolérer de spectateurs oisifs, de comédiens inutiles. Le théâtre est, de plus, un mélange de tous les arts, ce qui est contraire à la séparation des activités conçues comme seul élément d'ordre. Goethe semble oublier qu'enfant, il avait du une partie de sa formation, au théâtre français de Francfort, et les déceptions qu'il avait connues à la direction du théâtre de Weimar, sont sans doute la cause de ce changement radical de position.

Quant à Félix, il ne reçoit aucune formation esthétique; celle-ci ne semble pas faire partie de la culture générale, nécessaire à tous les élèves, elle n'est pas partie inhérente de toute éducation; on la réserve curieusement aux jeunes gens qui se destinent à une profession artistique. Elle est un élément de leur formation professionnelle. Il est vrai, d'ailleurs, qu'il n'y a pas de vraie culture générale, dans ce curieux système pédago-

gique. Goethe paraît avoir distingué, nettement, l'amat-
 teur d'art de l'artiste. Il réserve, à juste titre, à
 celui qui possède de réels dons innés, la carrière artis-
 tique, il le soumet, alors, à l'apprentissage méthodi-
 que des techniques nécessaires, mais il ne se préoccupe
 pas de donner aux autres une culture esthétique, qui
 leur ferait comprendre, goûter les oeuvres artistiques.
 Est-ce par souci de rentabilité, d'efficacité dans le
 domaine pratique, est-ce la crainte de détourner la mas-
 se des hommes d'un certain réalisme utilitaire indis-
 pensable à l'obtention d'un bon rendement sur le plan
 social ? La notion de culture populaire, nous l'avons
 déjà constaté, semble étrangère à l'esprit de Goethe,
 peut-être trop préoccupé de hiérarchie sociale et d'éli-
 tisme.

La musique, le chant, la poésie lyrique, la
 danse, l'architecture, la peinture et la sculpture o t
 leur place dans la Province Pédagogique. Mais le pédago-
 gie de ces arts est curieusement centrée sur la limita-
 tion de l'imagination qui, doit, avant tout, être tenue
 en bride. Elle risquerait en effet, d'éloigner l'artits
 des normes indispensable à l'équilibre de la société.
 Aussi, la grande loi sera-t-elle, de coller à la réalité.
 Le génie, le vrai talent, sauront, nous dit-on, s'épanou-
 ir à l'aise, à l'intérieur de ce cadre, pourtant rigide.
 L'art est l'art, selon Goethe, précisément parce qu'il
 n'est pas la nature. Il doit se plier à la convention ,
 c'est-à-dire à l'entente entre les hommes d'élite, pour
 déterminer ce qui est nécessaire au bien suprême, donc
 à l'utile. Lorsqu'il s'agit de la sculpture, en particuli-
 er , l'accent est mis sur le caractère collectif de l'oeu-
 vre, réalisée par un atelier, plutôt que par un individu.

Le dessin tient plus de place dans la pensée
 pédagogique de Goethe, que les sciences mathématiques
 ou physiques. "Le dessin développe l'attention qui est la
 plus haute qualité et la plus haute vertu", écrivait Goethe

à Mme de Stein, lorsqu'il était à Rome, et il conseillait à Fritz de dessiner (das Zeichen entwickelt und nötigt zur Aufmerksamkeit und das ist, ja, die höchste aller Fertigkeit und Tugenden"). Le dessin est naturellement lié à la vision et, ici comme en sciences naturelles, pour Goethe le principal organe des sens. Il déclarait à Eckermann (le 20/4/1825) qu'il devait à son attention et à ses yeux toute sa poésie. D'où son hostilité aux lunettes "celui qui voit à travers des lunettes se prend pour plus intelligent qu'il n'est" (Wer durch Brille sieht, hält sich für klüger als er ist).

Dans une lettre à Julie d'Egloffstein, Goethe souligne les diverses étapes de l'enseignement du dessin: D'abord copier, puis composer, et enfin créer personnellement (copieren, componieren, selbstständig schaffen).

A côté du dessin, Goethe voit dans la musique un élément de formation de première importance, peut être est-elle la mère de toute formation. Pour Goethe, celui qui ne comprend pas la musique est un barbare, et il lui manque un tiers de la vie (dem fehlt ein Drittel des Lebens). Aussi musique et chant accompagnent-ils tout enseignement dans la Province Pédagogique. La musique est fondamentale en pédagogie, elle initie à la morale, à la religion, voire à l'écriture et au calcul. Le chant est considéré comme la première étape de la culture (erste Stufe der Ausbildung) et la musique comme l'élément de notre éducation (das Element unserer Erziehung). Goethe commente, jusque dans les détails, la pédagogie de cette discipline, en insistant, tout particulièrement sur la musique instrumentale. Mais, ici encore, le but social n'est pas perdu de vue. La musique réunit, dans une communion artistique, ceux qui s'adonnent à cet art. Elle est moins individuelle que collective, aussi le chant choral et la musique instrumentale seront-ils à l'honneur, dans la Province Pédagogique, comme dans la société que les Migrants sont appelés à créer.

9°) L'Education religieuse.

Goethe ne conçoit pas l'homme sans une certaine foi. Pour lui, les époques d'impiété n'ont pas laissé un souvenir aussi glorieux que les autres dans le développement des civilisations. Il estime que la croyance en un Dieu unique élève toujours l'esprit, elle est "geisterhebend", et conduit l'homme à mieux concevoir l'unité de sa propre personnalité.. L'idéal serait la réalisation d'une sorte de piété universelle (Weltfrömmigkeit), mais dépourvue de mysticisme. Goethe n'éprouve pas d'intérêt pour la métaphysique, aussi sa position en face de la personnalité de Makarie est-elle complexe. Il nous présente la "Belle Ame" comme une remarquable réussite, comme la réalisation d'une personnalité exceptionnelle, mais non comme un modèle de formation à suivre. La Province Pédagogique ne saurait se proposer de reproduire ce type humain. Aussi ne lui confie-t-on pas d'enfants à éduquer, et elle s'en étonne. Makarie se situe sur un plan plus élevé, elle n'est plus réellement de ce monde. Aussi sa valeur sociale est-elle problématique, car elle ne crée rien, elle n'a pas d'utilité propre, elle est presque une admirable curiosité, mais non toutefois un épigone car elle est le résultat d'un épanouissement exceptionnel, selon des lois cosmiques, que son entourage n'est plus apte à comprendre. Il l'estime, pour ainsi dire en tant qu'oeuvre d'art, et non comme un réussite utile, un modèle, un prototype à reproduire en des exemplaires aussi nombreux que possible, à l'avantage de la société. Dans une certaine mesure, on peut dire que Makarie est la réalisation dans un être humain de la loi générale qui régit le monde.

Du monde cosmique, que reflète la Belle Ame, Goethe retiendra la notion fondamentale de son unité. Elle place l'homme à sa juste valeur, lui interdit l'insurrection, l'orgueil révolté, mais lui apporte une qua-

lité propre, un poids unique dans la création. S'il en est conscient, il devient apte à jouer le rôle utile que le monde attend de lui. Modeste rouage, mais rouage qui sait quelle est sa fonction propre, il se sentira à sa place et remplira son rôle dans le mécanisme universel qui le dépasse. L'homme s'intègre donc dans une harmonie générale, dans un concert universel. Makarie est le reflet de cette intégration. Mais le mysticisme ne doit pas conduire à mépriser le rôle de l'homme ici bas, et Goethe ne pouvait admettre le point de vue théologique selon lequel l'homme est uniquement destiné au ciel, il ne pouvait, par là, souscrire aux principes pédagogiques de Lavater et de Mlle de Klettenberg, visant à éduquer les enfants, non pour en faire des citoyens de ce monde, mais des citoyens des cieux (die Kinder nicht zu Erden= sondern zu Himmelsbürgern erziehen).

Dans le "Prologue dans les cieux", à côté de l'harmonie des sphères, le sort de Faust a son importance, modeste unité dans l'ensemble du Cosmos, mais unité dont la valeur n'échappe ni à Dieu, ni au diable; l'homme est un être dont le destin a une valeur symbolique, qu'il ne soupçonne pas lui-même, mais que le Créateur décèle à l'avance, comme le jardinier voit, dans le bourgeon la plante appelée à s'épanouir. Il pourra arriver que l'homme ne soit pas à la mesure de son destin; il en sortira cependant grandi, autant qu'il aura su, par une sage résignation, prendre conscience de la loi, en admettre la valeur et se conformer à son caractère rigoureux.

Tel n'est pas le cas d'Edouard ni d'Odile, dans les Affinités Electives, puisque les deux héros ne se soumettent qu'en apparence et sont conduits au suicide. Ils refusent l'intégration dans le cadre des lois de la société. Une éducation différente, et réussie, leur aurait peut-être permis de d'adapter leurs incantations propres aux exigences de la Loi et de réaliser, par là, l'épanou-

issement de leur personnalité sans souffrance , et sans mutilation, dans la conformité à l'ordre général.

C'est dans l'accomplissement de sa tâche quotidienne, que l'homme trouvera la réalisation de son destin, non dans les transports mystiques, ni dans des rêveries cosmiques ou métaphysiques; c'est au jour le jour, qu'il découvrira son bonheur: "l'homme réaliste s'en tiendra à la réalité vivante journalière, que son esprit ne porte pas ses regards, ni sur l'avenir, ni sur le passé, c'est le présent qui fait notre bonheur" (Auch hält sich der resolute Mann an den lebendige Tag . Nur schaut der Geist nicht vorwärts, nicht zurück, die Gegenwart ist unser Glück-Eck. 25/2/1824).

Si l'on doit conseiller à l'homme moyen de se garder des spéculations de métaphysique , il serait cependant faux de conclure que celles-ci soient absentes de l'esprit de Goethe. Il ne rejette pas la prière comme moyen de communication avec Dieu. Si elle ne tient , semble-t-il, aucune place dans la "Province pédagogique, il est toutefois indiqué que les Migrants se rendent à l'église ou au temple selon leurs convictions religieuses. C'est par la prière qu'un coeur pieux sert Dieu, et merveilleux est l'amour qui se révèle dans la prière (Wundertätig ist die Liebe, die sich im Gebet enthüllt). Il faut seulement éviter que la prière ne conduise à des rêveries mystiques et piétistes: "Das Gebet darf nicht zu mystischen und pietischen Grübeln führen" Eck. 2/3/1832). Nous sommes tous appelés à passer d'un christianisme de mots et de croyance (Christentum des Worts und Glaubens) à un Cristianisme de sentiment de d'action (Christentum der Gesinnung und der Tat). Aussi Goethe refuse-t-il catégoriquement la discussion métaphysique sur la recherche des causes premières, car pour lui, l'homme n'est pas fait pour connaître celles-ci, et ce genre de spéculation est vain.

Il n'y a pas de place non plus, dans la pédagogie de la religion chez Goethe, pour les sermons moralisateurs ("Ich kann das Predigen nicht ertragen"-Max. et Ref. 204). Il appartiendra à l'éducateur de gagner par d'autres moyens, l'âme de son disciple à la religion, en lui montrant, face à face, d'un côté les limites de sa pensée et de son action, d'un autre côté la toute puissance, l'omniscience du Créateur. De là résultera une humilité de l'homme devant Dieu, que toutes les prédications morales ne sauraient créer, mais aussi un respect général et du monde et de soi-même.

Une telle conception religieuse s'accommoderait mal de dogmes; c'est pourquoi ceux-ci sont exclus de la pédagogie religieuse de la Province. Pestalozzi soutenait, également, que la vraie religion était moralité, et que l'on pouvait, sans hésitation, écarter l'enseignement dogmatique, pour enseigner la morale, en laissant de côté les dogmes. Dans la Province Pédagogique, les religions sont exposées aux élèves sous leur aspect historique, et de telle sorte que leur étude conduise à une synthèse, non à une opposition. Une certaine prééminence est accordée à la religion chrétienne, dans laquelle l'adolescent sera invité à voir une somme des autres religions. Cette attitude de tolérance rappelle la philosophie de Nathan le Sage, et la pensée religieuse de Lessing, si l'on excepte cette sorte de suprématie accordée au christianisme. La figure du Christ apparaît d'ailleurs, plus sous les traits de l'homme idéal que sous l'apparence de l'Homme-Dieu. Mais cette tolérance ne s'étend pas aux Juifs, qui pour Goethe ne sauraient être assimilés aux autres peuples. Aussi, ne seront-ils pas admis dans la société des Migrants.

Même dans le domaine de la religion, l'observation ne perd pas ses droits, et la pédagogie reli-

gieuse sera, comme les autres appuyée sur la contemplation d'objets, sur la vision. Le Nouveau et l'Ancien Testaments seront présentés par fragments, car, à défaut de l'objet lui-même, il faut présenter l'image (das Bild). Toutefois, si les livres sont, en général, exclus de la Province Pédagogique, Goethe recommande la lecture et la méditation de la Bible, car il voit, en elle, l'élément premier de toute culture, la base de toute construction morale, elle est "indispensable à l'éducation" (unentbehrlich für die Erziehung ist die Bibel).

On peut considérer que la Province Pédagogique est un établissement interconfessionnel, comme Basedow désirait que les écoles fussent. On n'y enseigne pas côte à côte, différentes religions, mais une sorte de synthèse des grandes croyances chrétiennes. L'enseignement religieux, qui y est dispensé, est un déisme à base chrétienne, reposant sur cette curieuse notion de respect à trois degrés, comme nous avons eu l'occasion de le voir), respect des inférieurs, des supérieurs, des égaux, pour arriver au respect de soi-même.

Il y a lieu de revenir sur ce point en examinant la pédagogie de la morale. Les différentes religions sont théoriquement respectées: "Nous nous sommes, en outre, rigoureusement imposé deux obligations fondamentales; respecter toutes les formes de culte; car elle sont plus ou moins toutes renfermées dans le Credo" (Années de Voyage II, 1). En soutenant cette position interconfessionnelle, Basedow, Pestalozzi et Fellenberg étaient des novateurs. Mais Goethe va, toutefois, plus loin qu'eux, puisque, dans son établissement idéal, il n'y a plus coexistence des enseignements religieux, catholique et protestant, ils sont fondus en une formation religieuse générale et nous ignorons si, en plus, des représentants des divers cultes viennent compléter cette instruction religieuse polyvalente. Cela paraît peu vraisemblable.

ble , Goethe préférant une position syncrétique à la juxtaposition de cultes pouvant s'affronter.

La religion semble n'avoir joué aucun rôle dans la formation de Wilhelm. Il n'est pas certain qu'il ait réfléchi au problème religieux, même en lisant les "Confessions de la Belle Ame". Rien dans son comportement n'atteste qu'il ait été marqué par cette lecture. Il n'en a visiblement pas compris le sens symbolique. Il ne faut pas négliger, cependant, qu'un des principaux responsables de la Société de la Tour, est un ecclésiastique, mais cet abbé est un étrange religieux (Wilhelm hésite à voir en lui un pasteur protestant, ou un prêtre catholique). Il se garde de tout prosélytisme, et sa philosophie religieuse semble se résumer à un théisme tolérant, appelé à conduire les hommes à leur salut, en leur assurant leur développement en harmonie avec les règles d'une société humanitaire et morale, vraisemblablement théiste toutefois.

Dans la société des Migrants, la plus large tolérance est, dit-on, accordée, tous les cultes sont admis, (à l'exception du culte israélite), et les futurs Migrants assistent, pour la plupart, aux offices catholiques ou protestants, ce qui confirmerait, à postérieur, que ces deux confessions coexistent pour un certain temps encore, et ne sont pas appelées à fusionner en une croyance générale unique, comme la Province Pédagogique semblait l'annoncer.

10°) L'Éducation morale.

L'éducation morale reste le souci principal de Goethe. Mais la morale ne sera pas imposée de l'extérieur. Il n'y a pas de "cours" de morale, c'est en lui-même que l'homme trouvera la mesure de sa moralité, le centre de cette moralité, car sa conscience autonome est "comme le soleil de sa journée morale" (dann das selbst-

ständige Gewissen-Ist Sonne deinem Sittentag).

Le fondement et les racines de toute morale se trouveront dans le respect de l'homme pour lui-même. Aussi, conviendra-t-il, avant toute chose, de développer ce respect chez l'élève et la Province Pédagogique fonde sur lui son enseignement de la morale, comme de la religion d'ailleurs.

L'éducateur recherchera l'épanouissement de la vraie personnalité de son élève, il s'efforcera de la dégager, la respectera, il en fortifiera le développement. Ce souci du respect de la personnalité de l'élève est une des causes du rejet, par Goethe, des châtimens corporels (Prügelstrafe); qu'il considère comme immoraux, car, ils risquent de briser la conscience que l'élève a de sa dignité, s'il les accepte, ou de le pousser à la rébellion (Tntz), s'il est déjà conscient du respect auquel il a droit; Locke, déjà, avait demandé la suppression des châtimens corporels, conseillant l'emploi de récompenses et de peines touchant à l'honneur et à l'infamie. Basedow, en revanche, ne leur était pas opposé.

Pour Goethe, il faut faire appel, avant tout au sentiment de l'honneur, au sens de la dignité personnelle. Aussi, une punition consistera-t-elle à interdire à l'enfant de témoigner du respect à ses supérieurs, on le punira aussi, en l'excluant, temporairement, du monde conventionnel qu'il a appris à estimer. Cette notion d'honneur et de respect sauve l'homme, par la considération qu'il a de lui-même et des autres, de l'écrasement par la société. Il devra, certes, en être le "serviteur", mais en toute dignité.

Avant tout, l'éducation morale s'efforcera de créer une réelle harmonie, un équilibre entre les exigences du devoir, imposées par la société, et les désirs, les

inclinations naturelles, dues à la personnalité propre du sujet, qui cherche à réaliser pleinement son épanouissement. Aussi, l'éducation sera-t-elle réussie, si l'homme échappe à l'esclavage et de ses penchants et de ses obligations, parvenant à conduire, de paire, les uns et les autres; celui qui aime ce qu'il s'ordonne à lui-même est heureux, dit Goethe. Peut-être est-on en droit de considérer que Wilhelm est parvenu à cet idéal. Mais nous ignorons quel sera l'état d'esprit de Félix à sa sortie de la Province Pédagogique. Cet équilibre ne s'obtient que par le renoncement qui devient la grande loi de la formation morale. Savoir se limiter pour mieux agir, sacrifier l'étendue à la profondeur, telle est la règle. Tous les personnages de Wilhelm Meister sont appelés à renoncer à certaines de leurs possibilités, à beaucoup de leurs aspirations, pour se soumettre à la loi.

Dans son ouvrage sur Goethe et l'Autoéducation, Thea Stracks distinguait trois lignes de force dans la pédagogie de Goethe. La première étant la limitation, l'auto-limitation volontaire et indispensable (das Gesetz des freiwilligen und notwendigen Selbstbeschränkung"-P.20). Wilhelm Meister a pratiquement terminé son apprentissage, lorsqu'il a consenti à renoncer à la poursuite d'un idéal impossible, général, pour se limiter à l'accomplissement d'une tâche journalière et socialement utile.

Sur un autre plan, il en est de même d'Iphigénie et du Tasse, qui se soumettent à la loi et à ses exigences. Fust, lui, est sauvé lorsqu'il se consacre à une activité limitée et productive de progrès social. Dans les Années d'Apprentissage, Jarno déclarait que "seul peut se satisfaire, l'homme qui sait ce qui est préférable aux autres et à lui-même et qui travaille à borner ses caprices. Chacun a son propre bonheur entre les mains

tr.p.446"Ich kann mich über den Menschen freuen, der weiss, was ihm und andern nütze ist, und seine Willkür zu beschränken arbeitet, jeder hat sein eigen Glück unter den Händen -Lehrjahre, I, 17,p.72).

Par cette limitation, l'homme parvient à se "situer" dans le monde, à reconnaître sa place, et à respecter tous ceux qui l'entourent, puisqu'ils font partie du même tout. De là vient l'importance de l'enseignement des trois sortes de respect, dans la Province Pédagogique.

L'insertion de l'homme dans la société, problème sur lequel nous reviendrons, en étudiant l'éducation civique et sociale, ne peut se faire que dans le cadre de la loi, mais c'est volontairement que l'homme devra se soumettre à celle-ci : soumission active et non résignée, car soumission fructueuse, tant pour l'individu lui-même que pour la société. Aussi, les "renonçants" de Goethe ne sont-ils pas des résignés, des désabusés, des déçus, des êtres repliés sur eux-mêmes, mais des personnalités conscientes du rôle indispensable du travail collectif, du "service social", dans le plein épanouissement de leurs dons personnels. C'est pourquoi les héros des Affinités Electives ne peuvent représenter un idéal, car, s'ils finissent par s'incliner devant la loi, c'est douloureusement, et ils ne souscriront pas du fond d'eux même à ce sacrifice nécessaire, préférant se soustraire, par une mort volontaire, à cette obligation inévitable et fondamentale qu'exige la morale.

11°) L'éducation de la Volonté.

Une éducation physique, intellectuelle, religieuse et morale resterait lettre morte, si la volonté n'était pas, elle aussi, éduquée, si l'on n'inculquait pas à l'élève un dynamisme interne qui lui permette de réaliser les possibilités qu'il a en lui, pour le bien com-

mun de la société et la réalisation harmonieuse de sa propre personnalité, dans le cadre de la Loi. Toute formation serait donc incomplète, si elle ne comportait pas une éducation de la volonté.

Dans Poésie et Vérité, Goethe raconte, comment, jeune homme, il s'efforçait d'acquérir la maîtrise de lui-même, d'endurcir sa volonté, en particulier, par des exercices qui l'amenaient à dominer sa propres répulsions instinctives. Il ne semble pas, malheureusement, qu'il ait transféré en Wilhelm Meister, cette excellente autodiscipline, ni qu'il se soit même réellement soucié de former la volonté de son héros. La Société de la Tour se préoccupe fort peu d'éducation, dans ce domaine pourtant capital. Il y a là une incontestable lacune. Wilhelm est, et demeure un velléitaire, un être hésitant, sans cesse à la recherche de sa personnalité et il ne paraît pas que sa "prise en main" par la Société de la Tour l'ait amené à faire de grands progrès, dans ce domaine, bien au contraire. On peut même se demander si une réelle éducation de la volonté n'est pas inconciliable avec le caractère, fondamentalement directif de cette société.

Si le but premier de l'éducation est de façonner un homme de caractère, l'éducation de Wilhelm est incontestablement un échec. Il semble être devenu relativement moins énergique, à la fin de sa formation, qu'à l'époque où il croyait encore à sa vocation théâtrale. Son "guidage" par les supérieurs de la Société a eu le fâcheux effet de le décharger de la responsabilité de son propre avenir. On a l'impression qu'il préférerait presque recevoir des directives encore plus explicites, et n'avoir qu'à se soumettre, sans avoir à prendre de décisions personnelles. Ses variations sentimentales entre Thérèse et Nathalie donnent une piètre idée du mûrissement de son esprit.

D'autre part nous ne trouvons pas d'éducation de la volonté dans la Province pédagogique, où l'accent est mis, avant tout, sur la vertu d'obéissance. On apprend à obéir beaucoup plus qu'à vouloir. Quelque soit l'interprétation que l'on s'efforce de donner au mot "serviteur" (Diener), sa résonance est assez fâcheuse. Les garçons sont éduqués pour exercer des professions, où l'obéissance joue plus de rôle que l'initiative. On ne peut s'empêcher de trouver cette conception assez regrettable et peu propice à favoriser le progrès d'une civilisation, toute responsabilité semblant réservée à une élite restreinte, recrutée, pour la plus grande partie parmi la noblesse (Léonardo, Jarno). Tout en ayant pleinement conscience de la nécessité d'une transformation de la société, Goethe semble hésiter à précipiter cette mutation, par crainte du désordre. Il cherche des rails sûrs, pour éviter l'inconnu et reste profondément attaché à l'Ancien Régime, rejetant totalement l'idée d'une société démocratique.

La soumission par le renoncement serait-elle normalement le fruit d'un manque de volonté ? Il semble, au contraire, que Goethe voie dans le renoncement le résultat d'un effort persévérant, d'un combat constant contre notre tendance innée à la dispersion. C'est à ce haut niveau de sagesse que parviendra Faust, au delà des vicissitudes de ses multiples expériences. L'homme n'est pas destiné à se dissoudre dans la société, il doit s'y réaliser, s'y épanouir. Il y découvre un idéal: la réalisation de soi-même. Mais, pour atteindre ce but, l'homme devra lutter, savoir se vaincre lui-même, dominer ses penchants. Il avancera, pas à pas, en respectant les étapes, que la nature lui impose. "L'homme qui affirme sa domination sur lui-même, réalise ce qu'il y a de plus difficile et de plus grand" (der Mensch, der Gewalt über sich hat und behauptet, leistet das Schwerste und Grösste-Goethe à

Boisseré Août 1805). Cet effort douloureux, mais fructueux nous le rencontrons chez les principaux personnages des oeuvres de Goethe, Iphigénie, Oreste, T. s., le Tasse. En rapprochant le comportement du Tasse de celui de Werther, en opposant le triomphe de l'un sur lui-même au naufrage de l'autre, nous apprécions la route parcourue par Goethe de 1774 à 1789, dans le domaine de la maîtrise de soi.

Cette même évolution apparaît au cours du premier et du second Faust. Rajeuni, Faust veut réaliser toutes les aspirations, toutes les possibilités qu'il ressent en lui-même, il veut accomplir peinement sa vie. La société, telle qu'elle est ne l'intéresse pas directement pour elle-même, elle est plutôt un frein, un obstacle auquel se heurte sa volonté. Il méprise sa position de Professeur, veut se placer au-dessus des lois et des préceptes de la morale commune, qu'il juge étreinte et non naturelle. Mais, dans la seconde partie, Faust parvient à la renonciation, en faveur d'un accomplissement relativement limité, mais harmonieux et utile. Son "moi" qui aspirait à dominer le monde, à le reconstruire en lui imposant sa loi, devient un membre efficace de la Communauté humaine, et reçoit d'elle, avec soumission directives et obligations.. Il devient capable, alors dans un domaine limité, de faire oeuvre utile de créateur. Il est difficile, certes, de voir en Faust, un "serviteur" sinon le serviteur de Dieu, c'est par un effort constant qu'il parvient, étape par étape, à épurer ses désirs, ses ambitions démesurées, à rechercher un idéal toujours plus valable, toujours plus limité, mais plus élevé. C'est par la synthèse d'enrichissements progressifs, et de renoncements successifs, qu'il parvient à accomplir une oeuvre utile, en même temps qu'il assure son salut personnel.

Dans les Affinités Electives, Odile et

Edouard savent, également, s'élever sur les hauteurs du renoncement, mais ils n'acceptent pas réellement ce sacrifice, ils ne parviennent pas à la soumission heureuse, au consentement profond, proche de l'"amor fati". Aussi ne trouvent-ils refuge que dans la mort. Peut-être ce roman est-il beaucoup moins "anti-Werther", qu'on l'a prétendu.

Il est évident qu'en face d'Iphigénie ou de Faust, remarquables exemples de triomphe de la volonté sur la facilité et la passion, la figure de Wilhelm paraît bien pâle. Mais il n'appartient pas à la classe des héros, des meneurs d'hommes, des grands responsables comme Faust, ou, dans un monde plus proche du nôtre, comme Jarno ou Leonardo. Il est au-dessus de l'artisan, certes, mais au niveau du fonctionnaire, du spécialiste, dont on n'exige qu'une solide connaissance de son art et des règles de sa profession. Il sera estimé pour son rendement et les services qu'il procure à la communauté. Wilhelm reste sur le plan de l'exécution, sans s'élever à celui de la conception, et de l'initiative personnelle.

Le seul acte de volonté dont Wilhelm puisse s'honorer est d'avoir su dominer sa passion pour le théâtre, et reconnaître qu'il s'était longtemps fourvoyé. Encore n'est-il pas certain qu'il n'aurait pas fait un comédien valable, aussi valable. en tous cas, que le chirurgien qu'il va devenir. car il avait, incontestablement la vocation théâtrale, et c'est par manque de volonté, par soumission à des pressions extérieures, (celles des membres de la Société de la Tour en particulier) qu'il se laisse influencer et finit par se persuader lui-même, que son véritable destin est de renoncer à son idéal.

Curieusement Goethe, qui insiste si volontiers sur le rôle décisif des qualités innées, n'en fait

pas mention lorsqu'il s'agit d'orienter Wilhelm. Rien, en effet, ne permet de déceler chez ce dernier, une aptitude particulière à la profession de chirurgien. Tout prouve, au contraire, qu'il était né pour le théâtre, car il s'intéressait à la scène, depuis sa plus tendre enfance. Si son éducation avait réellement réussi à développer sa volonté, peut-être l'aurait-elle conduit à résister avec plus de fermeté à ces pressions étrangères, et à persévérer, envers et contre tous, dans une voie que depuis l'enfance il considérait comme sienne et où il était persuadé, encore adulte, de réussir.

On peut se demander s'il serait paradoxal d'affirmer que le roman de Wilhelm Meister est, avant tout, le récit de l'anéantissement d'une volonté, déjà naturellement chancelante, par une autorité aristocratique et irresponsable, qui impose sa propre conception de la société, négligeant (en affirmant que c'est pour leur bien) les désirs profonds des individus. On a laissé Wilhelm tâtonner, errer, lui donnant une fausse impression de liberté, alors que la part réelle de libre arbitre, d'auto-détermination qui lui est, finalement, accordée, était, en réalité, des plus minces. Si Wilhelm est un "renonçant", il est difficile d'admettre que cela soit, réellement, pour son bien, il n'est même pas certain que la société y ait gagné: elle aura produit un médiocre chirurgien, mais perdu, peut-être un véritable artiste.

Aussi Werther, en se suicidant, montrait-il dans un certain sens, plus de volonté, plus de caractère que Wilhelm, qui lui, se soumet, accepte l'obligation sociale, finit même par la reconnaître comme bonne et admet qu'elle le conduit au bonheur. La soumission qui élevait Faust, était d'une autre nature. Celle de Wilhelm ne l'ennoblit pas, car elle est moins une concession qu'une capitulation. Wilhelm n'a pas trouvé sa voie, à

la suite d'un réel "Streben", d'un effort conscient, soutenu et orienté. Si Iphigénie reste égale à elle-même, si le Tasse s'élève jusqu'au renoncement, si Faust se réalise dans la limitation volontaire, de sa nature initiale, Wilhelm se "range", s'embourgeoise, et peut difficilement tenir lieu de modèle.

Le destin du jeune Félix paraît encore plus inquiétant. Soigneusement "conditionné", dès le départ, tels les hommes futures du Meilleur des Mondes de Huxley, il n'aura pas à se "ranger", n'ayant jamais eu l'occasion de respirer l'air enivrant de la liberté n'ayant jamais connu l'enthousiasme de la révolte, indispensable condition d'une belle vie, si celle-ci doit être, comme le pense Vigny, la réalisation dans l'âge mûr d'une pensée de jeunesse.

La vie de Wilhelm ne saurait être considérée comme une transposition de celle de Goethe, qui aurait, beaucoup plus facilement, servi de modèle à Édouard ou à Jarno. On a dit, en effet, que la vie du poète avait été un perpétuel combat, un constant effort d'autoformation en vue de la réalisation de son être vrai, fondamental. S'il y a eu soumission chez Goethe, et on ne peut le nier si l'on compare le "sage de Weimar" au jeune "Stürmer und Dränger", il ne s'agit pas d'une abdication, mais de l'issue heureuse d'un développement conforme aux lois propres de son être original et en harmonie avec les prescriptions de la société et du Monde. Il ne semble pas que Goethe ait tiré de cette expérience personnelle, pourtant enrichissante, un principe pédagogique. Il indique, certes, qu'au contact de la vie, la formation sera permanente, mais il laisse le sujet, dans un état de réceptivité, sans souligner la nécessité d'une lutte, conduisant à une synthèse originale du moi, et du monde. Ni Wilhelm, ni Édouard, ne sont, à ce point de vue, des exemples à suivre, ils n'ont, ni l'un, ni l'a

tre, réalisé dans leur vie, l'épanouissement l'évolution de la personnalité, qu'originellement, ils portaient, peut-être en eux. Leur "éducation" ne saurait donc être considérée comme parfaite.

12°) L'éducation civique et sociale.

"Éduquer, c'est former et habituer la jeunesse à des conditions d'existence qui nous permettent de vivre dans le monde, et en particulier dans certains milieux" (Erziehung heisst, die Jugend an die Bedingungen gewöhnen, zu den Bedingungen bilden, unter denen man in der Welt überhaupt sodann aber in besonderen Kreisen existieren kann-Kunst und Altertum, IV, 7). C'est à l'intérieur de la société que l'homme doit et peut se développer, en fortifiant ses possibilités. Or, cette société qui débute, pour nous, avec le cercle des gens qui nous entoure, s'élargit, jusqu'à englober le monde entier. Dans son ouvrage déjà cité, Théa Stracke, voyait dans cette "intégration dans la société" (Einordnung in die Gemeinschaft) la troisième ligne de la pédagogie de Goethe, après la "loi d'autolimitation volontaire et indispensable" (Gesetz der freiwilligen und notwendigen Selbstbeschränkung) et le "loi de détermination et progression méthodique dans la formation" (das Gesetz der Entschiedenheit und Folge-p.20)., l'éducation devant reconnaître et développer avec fermeté les dispositions innées, en une réalisation en rapport constant avec la vie, avec les expériences et le sens du devoir (ein willensmässiges, systematisches, zielbewusstes Arbeiten an sich selbst und die tägliche Einordnung in die Pflicht p.27).

L'éducation sera conduite à comporter trois degrés. D'abord faire de l'homme un être conforme à sa nature, (Ausbildung des Menschen zum natürlichen Wesen), en façonnant son esprit et son cœur, en développant les

germes qui sont innés en lui, comme on cultiverait une plante pour l'amener à s'épanouir, conformément au "typus" qui est le sien. Faire, ensuite, de cet homme, un homme libre, par la formation de sa volonté, et nous avons vu que là était le point faible de l'éducation de Wilhelm. Faire, enfin, de lui, un être-social (ein geselliges Wesen), par une culture professionnelle, la "profession" étant conçue dans un sens large, comme activité utile aux autres, par la réalisation d'une oeuvre, oeuvre à laquelle l'homme est prédestiné par sa place dans la société et, au delà de celle-ci, dans l'Univers. L'homme ne saurait atteindre, seul, ce but, une éducation donnée dans cette direction, lui est indispensable. L'autodidactisme ne saurait suffire. "Le génie, lui-même, serait-il le plus grand, n'irait pas loin s'il devait tout puiser en lui-même" (selbst das grösste Genie würde nicht weit kommen, wenn es alles seinem eigenen Innern verdanken wollte-Eck. 17/2/1832).

Par cette fin qui lui est assignée, la pédagogie de Goethe sera, pour une large part, une pédagogie sociale, car elle se propose, comme principal objectif, l'insertion du sujet dans la société contemporaine, et à la place qui convient le mieux, à la fois à ses aptitudes et aux besoins de la communauté, là où il rendra, de ce fait le plus de services. Cette intention sociale donne à toute la pédagogie de Goethe une coloration originale.

Certes, Basedow voulait, lui aussi, préparer l'enfant à une vie socialement utile, et Campe qui lui succéda à la direction du Philanthropinum, posait, comme grand principe de l'éducation, le "principe d'utilité" (Nützlichkeitsprinzip), il mettait l'"inventeur" de la pomme de terre et du rouet au-dessus de l'auteur de l'Iliade et de l'Odyssée. Pestalozzi accordait une place, à côté des connaissances, aux aptitudes pratiques "Fer-

tigkeiten", en tant qu'application des facultés intellectuelles et physiques aux divers modes d'activité qu'exigent la vie sociale et l'exercice d'une profession. c'est pour être appliquées, que les connaissances doivent être acquises, c'est pour agir, qu'il faut connaître.

Mais la pédagogie de Goethe se distingue de celles de ces pédagogues, elle s'élève au-dessus de la notion de simple utilité pratique. Quelle que soit son activité, l'homme devra donner à son oeuvre "une valeur" supplémentaire, l'artisan sera, en partie, un artiste. Ce supplément n'est pas un simple ajout; il est la marque de l'homme, de son génie propre, il le sépare de la machine et le rattache à Dieu, il lui attribue une place originale dans la création.

Nous avons pu remarquer, combien Goethe restait superficiel, lorsqu'il exposait la pédagogie de différentes disciplines de base, alors que celles-ci forment, pour nous, l'essentiel d'une bonne culture générale, ou tout au moins, en constituent le fondement. Mais ce manque relatif d'intérêt est largement compensé par un souci de la formation sociale de l'homme, souci suscité par l'évolution du monde à la fin du XVIIIème siècle, et au début du XIXème.

Beaucoup plus tôt, Locke avait déjà noté que la plupart des hommes étaient bons ou mauvais, utiles ou inutiles à la société, selon l'éducation qu'ils avaient reçue. Basedow soulignait que le bonheur de l'Etat dépendait de la vertu des citoyens, et Fellenberg affirmait que l'éducation était apte à régler le problème de la prospérité de l'Etat et de la stabilité de l'Ordre public. Kant partageait le même point de vue et écrivait dans son Traité de la Pédagogie, que c'était dans le problème de l'éducation, que gisait le grand secret du perfectionnement de l'Humanité. Fichte, de son

côté, soutenait que le peuple allemand pouvait renaître à la grandeur, s'il se donnait l'éducation voulue. Aussi appartenait-il à l'Etat, selon lui, d'appliquer le plan d'éducation qu'il proposait.

Si Rousseau appartenait bien au XVIIIème siècle, en voulant faire d'Emile avant tout un homme, libre de toute influence sociale, Goethe, comme Fichte et Fellenberg, veut faire un citoyen utile au monde nouveau qui est en train de naître; une éducation qui fournirait des révoltés, comme Proléthée ou Götz, des irréductibles désespérés comme Odile et Edouard, ne saurait être valable pour une société. L'éducation, telle que l'exige le monde moderne, doit produire des citoyens conscients de la nécessité du respect de la loi. Ils devront être heureux de s'y soumettre, sentant que, par elle et en elle, ils se réaliseront eux-mêmes pleinement.

Un telle conception ne va pas sans sacrifice, tout ce qui a une portée égoïste, purement individuelle est sans valeur et tout ce qui n'a pas d'utilité sociale est à rejeter. Les Migrants ne s'encombreront pas de poids morts, de bouches inutiles. Tout candidat au départ doit faire la preuve de son utilité sociale, de sa compétence professionnelle. Les rêveurs et poètes, comme Werther, n'ont pas leur place dans la société future; les artistes non plus, ni les pédagogues qui demeurent en marge de la société active. Les autorités se borneront à rester en contact avec eux, sans envisager de créer, dans leur colonie, une Province Pédagogique.

L'homme est un rouage d'une horloge dont la complexité le dépasse, mais dont il doit sentir qu'il est une pièce "à part", d'une essence propre. L'ordre sera indispensable, dans une société mécaniquement organisée. Une stricte discipline devra y régner, et par là une stricte hiérarchie. Les professions seront nettement séparées,

comportant, chacune, leurs échelons hiérarchiques, structure qui pourrait, sans doute, conduire à un certain immobilisme, à une sclérose sans progrès possible en dehors des rails tracés, s'il n'y avait pas, au-dessus des "travailleurs", des chefs qui dirigent le bateau et savent où est le port à atteindre.

Il ne semble pas que Goethe, un peu traumatisé par les excès de la Révolution française, ait eu clairement conscience du caractère conservateur de la société idéale à ses yeux. Pour lui l'Etat est chargé de faire régner l'ordre, avec tout ce qu'une telle conception peut comporter de danger, si la valeur propre de l'individu vient à être insuffisamment respectée.

Dans les Années de Voyage, Goethe déclarait que les temps étaient révolus, où l'on pouvait, à l'aventure, parcourir le vaste monde. L'éducation comportera des paliers successifs. A la période scolaire proprement dite, doit succéder le temps d'apprentissage, (Lehrzeit nach der Schulzeit), où la pratique d'un métier est acquise. Il devient nécessaire de se limiter à l'étude d'une seule profession, là est l'idéal. Toutefois dans les Affinités Electives, Goethe admet que l'artiste soit autorisé à avoir un violon d'Ingre. C'est là, dans le métier, la vraie réalisation de la personnalité, la connaissance approfondie d'un art est préférable à une demi-connaissance en cent domaines divers. Mais cette conception s'applique-t-elle à l'élite dirigeante, on peut en douter.

La cellule de base de la société sera donc l'artisan et sa famille: une famille solidement fondée sur le mariage. Les grades d'apprentis, de compagnons, de maîtres souligneront la hiérarchie et seront les symboles des échelons sociaux. Or, une révolution irréversible est en cours de réalisation, elle transforme irrémédiablement la société, et celle-ci ne reposera, peut-être plus sur

des classes sociales dues à la naissance, bien que les directeurs de la Société de la Tour soient, tous, nobles. Les mésalliances sont nombreuses dans le Wilhelm Meister. Il semble que Goethe n'aille pas plus loin dans la voie de la démocratisation. La société restera, d'une manière assez archaïque, et peu compatible avec l'évolution de l'époque, constituée en catégories professionnelles, en corporations (beruflich gegliedert).

C'est dans cette optique que fonctionne déjà la Province Pédagogique; mais, si elle prépare la naissance d'une nouvelle société, la formation civique, n'y tient, curieusement, aucune place. Les élèves n'étudient pas les institutions politiques ou sociales des pays d'où ils viennent. Il n'est fait d'autre part, aucune allusion au patriotisme, aucune peut-être, mais qui ne surprend pas quand on sait que le cosmopolitisme de Goethe était déjà critiqué de son temps, lors des campagnes napoléoniennes. Aussi n'est-il pas étrange que les "Discours" de Fichte n'aient aucun écho chez Goethe, du moins quant à leur aspect nationaliste et chauvin. Sans doute la pensée d'une pédagogie au service du patriotisme lui était-elle étrangère et, pour lui, être patriote, consistait à bien remplir sa fonction sociale et non à s'adonner à un chauvinisme qu'il aurait volontiers qualifié de primitif. Dans la Province Pédagogique, il n'est jamais fait allusion à l'Etat, les élèves sont préparés simplement, à vivre, compte tenu de leurs dons naturels, dans le sein de la société existante, et il est vrai qu'ils n'auront, sans doute, aucune responsabilité politique à exercer.

Il n'est donc pas question d'instruction civique proprement dite, dans la Province Pédagogique. une seule allusion bien vague est faite à cet enseignement : Wilhelm, dit-on, acquerra, avec les sentiments d'un père toutes les vertus d'un citoyen (Alle Tugenden eines Bürgers).

C'est donc par le sens de la famille, d'après Goethe, que commence l'insertion dans le monde social, les sentiments paternels devant conduire l'homme au devoir civique. Toutefois, l'éducation civique ne peut se concevoir^{qu} en fonction d'un système politique général. Or, nous trouvons, chez Goethe, une conception, à peine esquissée semble-t-il, de l'Etat moderne conception centrée sur une notion assez originale du rôle de la propriété. "Propriété et Communauté" telle sera la devise. Le possédant n'est en somme, que le gestionnaire de ses biens et se doit de les mettre au service d'autrui, tout en en conservant la propriété, car ce droit est sacré. Il en sera, curieusement, de même du chef de l'Etat, dont le devoir consistera à mettre sa richesse et son pouvoir au service du peuple, stimulant, par là, l'activité de la nation. Ce rôle social attribué à la propriété foncière, doit contribuer au maintien de l'ordre et à la stabilité générale. Le "socialisme" de Goethe ne va pas plus loin, même si le poète s'est intéressé aux travaux de Bentham et de Saint Simon et aux réalisations d'Owen en Amérique.

L'éducation civique prépare le citoyen à s'intégrer dans la société, non pour la transformer. On ne lui demande que de jouer convenablement sa partition dans l'orchestre général. Une fois reconnues comme indiscutables ces bases fondamentales, toute forme de gouvernement est admise, mais un rôle important est accordé à la police, rôle qui gagnerait à être précisé, car il semble que fort peu d'initiative soit accordée au citoyen qui n'a guère que le droit de remplir son devoir.

Si Goethe n'oppose pas noblesse et tiers état, la société nouvelle comptera toutefois des citoyens de deux niveaux : une élite composée de chefs, de guides, appartenant à une association plus ou moins secrète, d'allure maçonnique comme la Société de la Tour; Leonardc

et Jarno sont nés pour l'organisation et le commandement, et ils appartiennent à la noblesse. On ne sait rien de la formation qui leur a été donnée. De toutes façons ils ne sortent évidemment pas d'une quelconque Province Pédagogique. Il est à noter au passage que le droit ne figure pas dans les disciplines enseignées dans cette Province et aucun des personnages de Wilhelm Meister n'est juriste comme Goethe l'était, théoriquement de formation.

La grande masse des citoyens appartiendra évidemment à la seconde catégorie, composée de gens utiles, de bons spécialistes, compétents dans leur branche d'activité et de grande conscience professionnelle. Ils sauront de plus, apporter dans l'accomplissement de leur tâche, une certaine beauté, une certaine perfection qui le revalorisera. La pédagogie nouvelle a la charge de les former.

Cette éducation, utilitaire plus, peut-être que strictement professionnelle, et sur laquelle Goethe a cru devoir insister, par suite de l'évolution de la société contemporaine, ne saurait à elle seule constituer toute la formation de l'homme. Elle n'en est qu'une étape, et s'arrête à la fin de l'apprentissage. Une éducation complète ne peut, semble-t-il, se limiter à ce niveau, elle devra se poursuivre plus loin, et durera aussi longtemps que la vie elle-même, permettant un enrichissement constant au contact du monde, car tout ce que nous rencontrons laisse sur nous des traces et contribue à notre développement.

C'est ainsi que la femme sera soumise à une sorte d'éducation permanente, se formant, chaque jour davantage, sous l'influence de son mari, et, dans un certain milieu, par la fréquentation de cercles littéraires et artistiques. A son tour la femme aura sur l'homme une influence bénéfique, si elle appartient, elle

même à une certaine élite, sans qu'il soit nécessaire qu'elle s'élève au niveau d'une Iphigénie, ou incarne la féminité, comme Marquise ou Hélène.

L'homme et la femme ayant dans la société, un rôle distinct, et des tâches différentes à accomplir Goethe n'envisage pas de les former de la même manière, il ne conçoit pas une éducation mixte. La formation, telle qu'il la voit, se situe sur deux plans nettement différents, selon qu'il s'agit de garçons ou de filles. A la séparation par sexe, s'ajoutera un clivage social et la formation des garçons sera différente s'il s'agit d'enfants du peuple, voire de la bourgeoisie, destinés à des fonctions d'exécution (tel est le rôle des "Diener") ou d'êtres exceptionnels, appelés à former la future élite. Goethe porte moins d'intérêt à l'éducation des filles, la femme devant jouer un rôle strictement familial en général, mais on retrouve, ici aussi, une distinction selon le milieu auquel la jeune fille appartient. Certes l'éducation aura toujours pour but de former des mères de famille (die Mädchen zu Müttern erziehen), mais on distingue soigneusement les jeunes filles de situation modeste (niedere Stände) des jeunes filles appartenant aux classes supérieures cultivées (gebildete Stände). La fillette de classe modeste se préparera très bien à la maison, sous la conduite de sa mère, à sa future condition de mère et d'épouse, s'adaptant au travail ménager et même agricole; la jeune fille de l'aristocratie en revanche, recevra une éducation plus complète. Elle fréquentera un pensionnat et poursuivra des études lui assurant une formation générale estimable, et une initiation à la littérature et aux arts.

Goethe, toutefois, n'approuve pas sans réserve, l'éducation donnée dans ces établissements, qui risquent de former des poupées de salon (Salonpuppen), comme Lucienne, dans les Affinités Electives, négligeant,

parfois , des êtres de réelle valeur, comme Odile, qui, au jugement superficiel de la Directrice, passe pour bornée, alors qu'elle a des qualités de solidité et d'organisation qui lui permettront, peut-être, d'assumer un rôle actif à la tête d'une maison, voire d'un domaine.

On ne saurait nier que les idées de Goethe sur l'éducation des filles soient assez peu modernes, encore proches , pour les filles d'origine modeste du moins, de celles de Molière. Cette position est difficilement conciliable avec le rôle capital qu'il attribue à la femme dans la formation de l'homme, puisque, pour lui, "l'éternel féminin est ce qui nous élève (das Ewig Weibliche zieht uns hinan). Il y a, incontestablement un hiatus, entre l'éducation des filles, telle qu'il la souhaite, et ce rôle de haute culture accordé à certains représentants du sexe féminin, dans lesquels Goethe voit un élément moteur de l'humanité.

13°) La formation des éducateurs.

Nous avons vu que Goethe s'était toujours préoccupé des problèmes de formation , sans avoir été, réellement, lui-même, un éducateur. S'il a, un moment, lorsqu'il était étudiant, cru avoir la vocation enseignante, et envisagé d'embrasser la carrière universitaire, cette intention dura peu et n'eut pas de suite. Mais il avait l'amour des enfants, qualité pédagogique indispensable et, de toute évidence, un don pédagogique réel, il avait le sens didactique et aurait fait, très vraisemblablement un bon éducateur.

S'il n'a jamais été précepteur, Goethe a eu, toute sa vie, le goût d'instruire, d'éduquer, d'exercer une action intellectuelle et morale sur son entourage. Nous avons vu que très jeune, il préparait des cours pour son frère cadet, étudiant il conseillait sa

soeur sur le choix de ses lectures et sa formation générale. Adulte, il conserva ce goût pédagogique, hérité vraisemblablement de son père, occupant de l'éducation de nombreux jeunes gens, un pâtre suisse plus ou moins à la dérive, Félix, fils de Mme de Stein, et de son propre fils Auguste.

Ses fonctions officielles de Ministre du Duc de Weimer l'amènèrent à administrer indirectement l'Université d'Iéna et ses annexes, musée, bibliothèque, jardin botanique, ce qu'il fit avec beaucoup d'intérêt. Grâce à son ami Herder, qu'il avait fait nommer à l'inspection des établissements scolaires, il suivit la réforme de l'enseignement dans le duché. Toutefois Goethe ne s'est jamais classé, lui-même, parmi les pédagogues, il avait conscience d'être demeuré un non-professionnel en pédagogie, et il ne se croyait pas autorisé à parler en homme du métier, dans ce domaine, considérant qu'il y avait lieu de réserver à des spécialistes, le soin de se prononcer sur l'éducation à donner à la jeunesse. Comme ce problème ne lui était pas vraiment familier et qu'il n'était pas, lui, un enseignant de profession, Goethe a préféré demeurer, dans ses directives, au niveau des idées générales, de la théorie, sans négliger de faire, à l'occasion, quelques remarques précises et souvent pertinentes.

A une époque, où l'on s'intéressait vivement à la formation des éducateurs, où des cours normaux, des écoles normales ouvraient leurs portes dans de nombreux états (un ancien ambassadeur de France en Prusse, devenu préfet en Alsace fait ouvrir à Strasbourg la première école normale française), il est curieux de voir le peu de place que tient, malgré ce mouvement général, la formation des enseignants dans l'oeuvre pédagogique de Goethe. Goethe fait défiler devant les yeux de ses lecteurs, des représentants de toutes les couches

sociales, d'un grand nombre de professions, comédiens, petits agriculteurs, grands propriétaires fonciers, commerçants, artisans, mineurs, tisserands, charbonniers colporteurs. Mais il ne présente, comme enseignants de profession que le professeur d'Odile, dans les Affinités Electives. Les surveillants de La Province Pédagogiques sont bien pâles, et les trois Directeurs, ont plus l'allure de "sages" que de réels enseignants. La formation des pédagogues n'est pas "traitée" dans les oeuvres de Goethe. A peine trouvons-nous quelques remarques sur ce sujet. On cite, certes, les vertus qu'un bon maître doit avoir, mais il s'agit, surtout, de qualités morales devant susciter le respect des élèves, et non de compétences intellectuelles ou pédagogiques.

Cette attitude de Goethe est d'autant plus surprenante qu'il insiste, à plusieurs reprises, sur la nécessité de confier la formation de la jeunesse à des spécialistes. Il indique, par la bouche de Jarno, qu'il faut être expert, pour enseigner même des rudiments de sciences à un jeune enfant. La pédagogie est, pour Goethe, une spécialité, et, dans cet art comme dans les autres, la bonne volonté ne saurait suffire. Aussi le père lui-même, se voit-il refuser toute aptitude à éduquer son fils convenablement tant ^{moins} par suite de l'insuffisance de ses connaissances, que par l'aspect sentimental, dont ses relations avec son enfant, ne sauraient parvenir à s'affranchir.

Paradoxalement, la Province Pédagogique, qui doit rechercher toutes les aptitudes, et qui semble prête à orienter les jeunes gens vers toutes les professions (sauf la carrière de comédien), ne se préoccupe pas de déceler de futurs éducateurs parmi les élèves, pour les former à la profession d'enseignant. D'autre part Goethe n'a pas envisagé l'ouverture d'écoles spé-

cialisées dans la formation méthodique de maîtres d'école et de professeurs. Il se borne uniquement à indiquer en divers endroits et en termes vagues les qualités requises pour un éducateur: il devra être "plus qu'un homme" (mehr als ein Mann); ce sera donc un être difficile à découvrir, comme le précepteur d'Emile. Il aura poursuivi, nous dit-on, des études théoriques et pratiques. Mais où ? et de quel niveau ? Aucune réponse n'est donnée à ces questions. Il sera, évidemment psychologue, car, ainsi que l'exigeait déjà Rousseau, il devra, avant tout, connaître les enfants, leur âme, leurs qualités et leurs défauts, comme le jardinier connaît ses plantes.

En un mot, l'éducateur sera psychopédagogue. Il saura adapter son enseignement aux possibilités intellectuelles de ses élèves, comme l'explique Jarno à Wilhelm qui s'étonne de la simplicité des réponses qu'il donne à Félix. L'enseignant respectera les stades d'évolution des enfants.

D'un autre côté l'éducateur sera, obligatoirement, passé maître dans la discipline qu'il enseigne. Il sera un véritable expert (Meister des Lehrstoffes), car il n'y a rien de plus effrayant qu'un maître qui n'en sait pas plus que ce que ses élèves doivent apprendre. Goethe pressent la nécessité d'une formation continue, pour lui, l'éducateur devra, sans cesse, apprendre, car la science se développe et il doit se tenir au courant. Les connaissances ne sauraient demeurer statiques. Si nos ancêtres, en effet, pouvaient se limiter aux connaissances acquises dans leur jeunesse, il nous faut désormais réapprendre tous les cinq ans, si nous ne voulons pas, dit Goethe, être hors course complètement (ganz aus der Mode). Goethe avait également fait cette remarque à propos de certains professeurs de Faculté par trop âgés, et qui ne s'astreignaient pas à cette

remise à jour régulière.

Quant aux méthodes à employer, l'éducateur évitera l'empirisme, car celui qui contruit doit éviter tâtonnements et essais, "ce qui doit rester debout, exigeant d'être contruit droit". L'élève aura, lui, à la différence de son maître, le droit de se tromper, son maître lui laissera sciemment commettre des erreurs car il doit s'exercer librement. On évitera, toutefois les erreurs par trop graves qui seraient difficiles à rectifier, ainsi que celles qui seraient source d'une trop grande perte de temps, et qui, de ce fait, ne seraient point fructueuses.

Le pédagogue sera donc nécessairement, psychologue, expert en sa discipline, maître de sa méthode. Il devra, également, faire preuves de qualités morales certaines, en particulier d'une grande maîtrise de soi, qualité qui sous entend la connaissance de sa propre personnalité, connaissance qui s'acquiert par l'action et non par la contemplation.

Une autre qualité est également indispensable à l'éducateur : il doit savoir rester jeune d'esprit, car on n'agit sur la jeunesse, que si l'on est resté jeune soi-même. Il faut reconnaître que c'est le contact avec les jeunes, avec les enfants, qui nous apprend ce qu'est la vie, et comment parvenir au bonheur: "Le Christ a raison de vous donner les enfants en exemple, car c'est d'eux que nous apprendrons à vivre et à faire notre salut" (Christus hat recht, uns auf die Kinder zu weisen, von ihnen kann man leben lernen und selig werden-Lettre à Mme de Stein, 22/9/1782). Goethe instruisait les enfants en les distrayant, ce n'est pas, en effet, par la sévérité, mais par l'amour, par une justice sereine, sans préférence, que l'on agit sur les hommes (sehr viel ist zu erreichen durch Strenge, mehr durch Liebe- Eck.22/3/1825).

Toutefois Goethe se gardera des excès d'un libéralisme pédagogique exagéré et l'éducateur saura garder la distance en face de son élève. Un strict respect de la hiérarchie est partout apparent dans la Province Pédagogique, moins pour sauvegarder le prestige des supérieurs, que pour façonner la jeunesse à une conception morale fondée sur ce respect de tout ce qui nous entoure et qui permet de s'élever jusqu'au respect de soi-même.

C'est donc en glanant de part et d'autre, qu'il est possible de rassembler des indications sur les qualités que devra posséder le parfait éducateur.. Il est regrettable que Goethe n'ait pas formulé plus systématiquement ses idées sur la formation des enseignants, clef de voute d'une réforme de l'éducation. Il faut, ^{reconnaitre} malheureusement que ni la Province Pédagogique, ni la société des Migrants ne se préoccupent de ce problème pourtant capital.

II. Les Idées pédagogiques de Goethe sont-elles réellement originales, ou Goethe s'est-il borné, le plus souvent, à suivre les courants pédagogiques de son temps ?

Nous avons donc pu constater que les idées pédagogiques de Goethe occupaient une place non négligeable, dans la plupart de ses oeuvre. Si elles ne débouchent ^{pas} sur l'élaboration d'une doctrine précise, sur un système structuré (Goethe ne l'a pas voulu), elles forment, cependant, un ensemble assez cohérent et ne manquent, incontestablement, pas d'intérêt. Est-il possible de classer Goethe parmi les pédagogues ? Il faut, au préalable, examiner dans quelle mesure ses idées pédagogiques sont réellement originales.

La forte personnalité de Goethe, son génie, qui marquent toutes ses œuvres, ont-ils donné un caractère spécifique, de la même manière, à ses conceptions touchant l'éducation, ou celles - ci, ne sont-elles que le reflet, plus ou moins fidèle, plus ou moins adapté, des conceptions généralement exposées par la plupart des auteurs pédagogiques de son temps?

En un mot, Goethe est-il original, lorsqu'il traite de pédagogie, ou a-t-il écrit, dans ce domaine, sous l'influence du "climat pédagogique si répandu en Europe, et particulièrement en Allemagne, au tournant des XVIIIème et XIXème siècles ?

Nous avons été amenés si souvent, au cours de ce chapitre, à souligner les rapports existants entre la pensée de Goethe et celle d'autres auteurs, qu'il peut sembler, à première vue, que, sur bien des points, ses idées ne s'éloignent guère de celles de ses contemporains. Nous pouvons nous borner à rappeler les principales similitudes:

Goethe insiste sur le nécessaire respect du caractère propre de chaque enfant, et sur l'obligation, faite à l'éducateur, de développer ce caractère selon son propre sens. Goethe reprend, là, il faut le reconnaître, le point de vue de Rousseau, qui, lui aussi insistait sur ce point (cf. climat Péd.p.31). Kant soutenait, de même, qu'il ne fallait pas contrarier, mais guider les impulsions de la nature.

La nécessité d'adapter l'enseignement au niveau de l'élève, et de respecter les étapes, les paliers de son développement, n'est pas, elle non plus propre à Goethe. Kant avait exposé le même point de vue, (cf. Cim.péd. p.46) l'empruntant, d'ailleurs, également à Rousseau.

Quant à l'"intérêt" que le pédagogue doit susciter chez les élèves, de nombreux auteurs avaient, avant Goethe, noté la valeur de ce levier pédagogique. Fénelon avait, lui-aussi, prôné une méthode attrayante (clim. Péd.p 315) et Basedow appliquait le même ressort en éducation (Clim.Ped.p333).

Le primat accordé au "concret", la présentation de la "chose" à étudier, avant le "mot" qui la désigne, est une conception commune à de nombreux auteurs, Locke, Rousseau, Basedow, recommandent de donner à l'enfant, la connaissance des choses directement, et non à travers les mots (Cl.Ped.p333

Pour Goethe l'enseignement doit être utile il faut connaître, mais pour agir. Cette notion de l'utilité de la connaissance, Locke l'avait déjà mise en valeur (clim.péd.p318) ainsi que Hecker (p.324, Felbiger (p326), Basedow (p333), Campe (p336), et Pestalozzi (p340). Cet enseignement pratique débouche, chez Goethe, sur l'apprentissage d'un métier, qui doit favoriser l'insertion de l'adolescent dans la société. Ici encore, Goethe, n'est pas original; Déjà Locke recommandait l'apprentissage d'un métier (p.319) et nous retrouvons la même exigence chez Franke (p.323). Rousseau voulait qu'Emile fût apte à devenir menuisier, bien que, il faut le reconnaître, il ne voit pas dans l'apprentissage d'un métier, l'objet premier du pédagogue, celui-ci devant, avant tout, former un "homme", non un spécialiste (Emile,p.12). Pestalozzi liait, étroitement, la formation générale et la formation professionnelle (p.41), et enseignait l'amour du travail pour le travail; pour lui, la profession "classait" l'homme, beaucoup plus que ses connaissances théoriques.

Si Goethe introduisait cet aspect pratique, voire utilitaire, de l'enseignement, jusque dans l'apprentissage des langues vivantes, mettant la pratique

avant la connaissance de la grammaire, complètement n'gligée, semble-t-il, on retrouve ce même procédé pédagogique chez Locke, qui conseillait, lui aussi, l'apprentissage des langues vivantes par la pratique. (Clim.ped.p.27).

Pour ce qui concerne la discipline, nous avons vu qu'il n'y avait pas de châtements corporels dans la Province Pédagogique, mais des sanctions touchant à la dignité, à l'honneur de l'individu, une légère exclusion sociale, correspondant à un blâme. La même conception se retrouve, également, chez Locke, (p.317), chez Kant, favorable aux punitions morales (p.34

Quant à l'éducation religieuse, si nous trouvons, chez Goethe, un certain rejet des dogmes, puisqu'ils ne sont pas directement enseignés dans la Province Pédagogique, une même conception religieuse existe, non seulement chez Rousseau, mais, également chez Pestalozzi (p.340), et Basedow (p.333), ces pédagogues laissant aux ministres des différents cultes, le soin d'enseigner le catéchisme.

Le rôle formateur des voyages n'a pas échappé à Goethe, qui a donné le titre d'"Années de Voyage" à la seconde partie de son *Wilhelm Meister*, mais Locke avait également mis en valeur ce moyen pédagogique, et Rousseau impose des voyages à Emile, même si ceux-ci retardent son mariage. (Emile, p.576).

Goethe ne cesse d'insister sur le rôle de l'insertion sociale, et la nécessaire soumission à la loi. Sans remonter jusqu'à Platon, il faut reconnaître que Rousseau avait pris conscience de ce problème, et s'efforçait d'éduquer Emile pour qu'il puisse prendre, adulte, sa place dans la société. et qu'il soit apte à se plier volontairement à la loi du devoir. L'obéissance à la loi n'est pas, pour Goethe, une simple abdication,

une attitude strictement négative, admettant comme irrémédiables les travers de la société. Celle-ci, au contraire, est en voie de transformation et il est nécessaire de guider cette mutation. C'est à l'éducateur qu'il appartient de former les hommes nouveaux, qui s'auront agir sur ce monde en gestation. Cette conception de l'antériorité nécessaire d'une réforme de l'éducation, par rapport à la réforme politique et sociale, Goethe n'en était pas le premier propagateur. Rousseau l'affirmait déjà et Pestalozzi était persuadé que la rénovation de l'enseignement était la véritable solution à la question sociale. Fellenberg pensait demême, mais d'une manière plus réactionnaire. Pour Kant, c'est en l'éducation que gît le grand secret du perfectionnement de l'Humanité, car l'éducation travaille pour un Etat meilleur conforme à une idée nouvelle de l'Humanité et de sa destination. Quant à Fichte, la régénération de la société ce qui veut dire, pour lui, de l'Allemagne, passe par l'éducation, et il confie, comme Goethe, à la noblesse, un rôle directeur, éminent dans cette transformation. En Pologne, Konarsky pensait, également, qu'une réforme de l'instruction devait précéder toute réforme politique.

Si des rapports étroits existent entre la pensée de Goethe et celle de ses contemporains sur le plan des idées générales, (buts à assigner à l'éducateur et moyens à appliquer), une similitude frappante se retrouve dans certains détails, la Province Pédagogique et l'établissement de Fellenberg à Hofwyl sont plus que proches cousins.

Tous ces rapprochements entre les idées de Goethe et celles des pédagogues contemporains expliquent que la plupart des critiques, tout en reconnaissant son intérêt pour le problème de l'éducation,

pensent que ses idées dans ce domaine "n'ajoutent rien à sa gloire", et qu'elles ne présentent pas suffisamment d'originalité pour permettre de^{le} classer parmi les pédagogues de renom.

Néanmoins, à plusieurs reprises, nous avons constaté que Goethe voyait, en l'homme un être original au sein de la création. Cette création, est un ensemble cosmique, un tout, une unité, régie par une loi fondamentale, à laquelle, par conséquent, la société, comme l'homme sont soumis. C'est la loi générale de développement, qui, dans l'Univers, régit aussi bien les minéraux, les végétaux que le monde animal, et, au sein de ce dernier, l'Homme, aboutissement de toute la création et réalisation suprême du plan de Dieu.

Cette conception métaphysique est née des travaux scientifiques de Goethe et a été confortée par ceux-ci. Il est évident qu'elle ne pouvait pas être sans influence sur ses idées pédagogiques.

Aussi est-il nécessaire d'étudier les travaux scientifiques de Goethe, source peut-être de la réelle originalité de ses idées sur l'éducation. C'est en effet, par l'étude des sciences de la nature, physique, chimie, géologie, botanique, zoologie et biologie, qu'il a découvert l'idée maîtresse de l'unité de la création, et la loi de son évolution par métamorphoses qui conduit à la réalisation de types spécifiques, or l'homme est, lui aussi, en marche vers le perfectionnement de son propre type.
